

[Sans date, (1^{er} janvier ?), Paris]

Quand je suis assis à ma table je rêve.

Ennui. Il fait ce soir aussi sale que les autres et j'ai envie de me saouler de musique ; oh ! Mais âpre, mais si violente que tout tressaille et se tordre de douceur.

Quel soir ! Quel jour ! Je péris de stérilité. Avoir quinze ans et être comme moi ! Génie ! Je pense à ce que j'ai dû être. Je me souviens d'une longue rue étroite et figée de gris. Un grand mur de monastère longeait le trottoir. Papa et maman marchaient. Il y avait du malheur même pour mes six ans ; et nous marchions. Et je regardais avec ces yeux intraduisibles ~~et je regardais~~ des marronniers manchots, borgnes qui dépassaient du mur. Il me semblait sous le ciel atone, dans la rue grise de tristesse [,] que leurs feuilles ne repousseraient jamais.

Je voudrais écrire un roman. Mais qui me soulagerait des aspirations géniales qui me bouleversent. Le héros serait moi ! Il aurait un journal et dirait ce que je dis dans le mien. Lui aussi voudrait faire un roman, où le héros serait également comme lui.

Le vice, oh ! Mon Dieu ! Quel vice. Mais ça n'existe pas, mais ça ne tient pas debout. C'est de la merde en putréfaction suivant mon expression favorite. Car enfin, pourquoi aimer les femmes c'est bien, et aimer les garçons, c'est mal ? Les hommes sont tous des idiots, tous moi y compris, puisque je dis que les hommes sont des idiots et que je me vois vivre ! Je me regarde. Mais le « je », je le regarde encore, lui-même est regardé ; je descends de plus en plus bas et m'élève vers Dieu !

Ma mère ! Ah ! Je déchire le papier, ma plume s'embrouille. Si je ne suis pas comme tout le monde, ma mère est unique au monde, Unique pour moi, et avec moi ! Le soir après le dîner, nous lavons la vaisselle dans la cuisine. Mon père lit le journal dans le salon. Alors je parle, elle parle : c'est surtout moi qui parle. Et je lui dis mes aspirations : mes vers fous, mes vers géniaux. Je lui dis que pour le moment, la chair des garçons m'attire. Je lui dis que les enfants ont tous les droits sur les parents, car ils n'ont pas demandé à naître, et que c'est un crime de les faire vivre pour les tuer à la guerre, plus tard, et que puisque les guerres existeront toujours entre les hommes, il est criminel de faire naître des enfants. Et ma mère qui lave les ass [phrase inachevée]

[1^{er} janvier, Paris]

Journal. 1^{er} janvier (suite)

Je lui parle de tel garçon qui me plaît. Elle sait tout de Gide, naturellement, ~~c'est avec elle~~ puisque nous nous sommes longtemps consolés là-dessus, avant. Parfois, nous nous arrêtons de parler, et elle dit qu'elle n'est pas une mère comme les autres, et je lui dis que je ne suis pas comme les autres. Je lui lirai ces pages, nous en parlerons. Je l'écrirai et lui lirai encore. Nous n'avons aucun secret. Elle me lit ses vers, rares et charmants. Mais elle travaille beaucoup : le marché, la cuisine, l'appartement.

Mes parents s'adorent. Ils vivent ensemble depuis dix-huit ans et ne se trompent pas, je le sais, d'abord trop de soucis, et puis trop grand amour, car devant papa, elle prend une attitude elle aussi, qu'elle garde depuis dix-huit [ans]. Douce toujours, modeste toujours, tout est propre, rangé, discret.

Ils ont passé ensemble bien des joies et des peines.

Ma mère est une critique remarquable : j'aime beaucoup quand elle analyse mon caractère.

Mon père est le dictateur officiel.

Ma tante (sœur à ma mère) est une [*sic*] drôle de type.

Je lirai tout cela à maman demain. Je vois déjà sa tête se baisser, mécontente, sourire peut-être. Que de choses à dire ! Le temps et l'âge mettront de l'ordre à tout cela.

Nous parlons souvent dans la cuisine, le soir : j'essuie la vaisselle qu'elle lave et je m'amuse en songeant que mon père, à côté dans le salon bleu lit le journal bien tranquillement et fatigué, sans se douter de rien.

Mon père sait que j'ai été chez Gide : il ne sait pas que Gide est pédéraste. Je crois que c'est le seul. Il en a été flatté.

[Sans date, Paris]

Un gosse jouait de l'harmonica
 Sur les marches d'un pont où s'endormait un chat
 Les notes éraillées grelottaient sur le matou
 Comme les gouttes de pluie, bout à bout, bout à bout...

Les piailllements criards sifflaient le rire grêle
 Comme le rôle rigolo de clochards velus
 Le falot l'accompagnait de sa lumière qui chancelle
 Et se tordait dans l'agonie des flammes crues.

Sur les marches crasseuses où s'endormait un chat
 Un gosse jouait de l'harmonica
 « J'ai fui, et me voilà avec ce compagnon
 Tout seul dans la misère, sur l'escalier d'un pont. »

Sur les marches crasseuses où s'endormait un chat,
 Le gosse jouait de l'harmonica.

Un prêtre bégayait son bréviaire...
 Les formes étant belles sous les guenilles trouées,
 Le gamin nonchalant s'est laissé faire
 Et autour de son corps, un bras s'était noué.

Sur les marches crasseuses où s'endormait s'éveillait le chat,
 Le gosse ne jouait plus de l'harmonica

Leur respiration s'exhalait, sifflante et brute
 Le prêtre avait baissé tiré sa chaussette de laine
 Et au gosse murmurant « ça pue ».
 Il répliquait : « Amen. »

Sur les marches crasseuses où s'éveillait le chat,
 L'enfant ne jouait plus d'harmonica.

Une fille s'approcha d'un grand sourire
 Et elle s'est coiffée du grand chapeau
 Mais on ne la voit pas, alors elle le retire
 Et le jette en colère avec un profond rot.

Sur les marches crasseuses où haletait le chat
 Qui donc jouait de l'harmonica ?

Mais une foule s'était approchée, qui enserre
 Puant des yeux, du nez, puant de tout
 Et elle tournait lourde et sale, pleine d'ulcères
 Et l'enfant se débattait et hurlait de dégoût

Le chat écarquillait ses prunelles à vue d'œil
 Car il avait reçu en vibration fatale
 Le de robe et le de chapeau sevrés de deuil

La pourpre étincelante en vices, du cardinal.

Sous le ciel qui grelottait, noir et bas
Un gosse dormait près d'une [*sic*] harmonica
Puis s'éveillant sur les marches encrassées
Il joua un air bête, bête à faire pleurer.

[15 février, Paris]

15 février. Journal

[X] Quelle joie ! Quel plaisir ! Ah ! mon Dieu. Se plonger comme l'on veut. Ma plume ! Petite plume chérie, tu m'embrases ; Ecrire.

Je souffle ; j'halète. Je suffoque. Je me retrempe dans cette atmosphère lumineuse. Il y a trop de travail en classe et je n'ai pas le temps d'écrire ! Mais maintenant, pendant ces quelques jours de repos, je renais. C'est une palingénésie merveilleuse, qui s'exhale !... je m'exprime en poète. Douceur chaude ; incomparable. Mon petit journal, je te retrouve : tu m'as manqué pendant trois mois, au moins.

J'ai écrit à Duhamel. Oh ! après bien des réticences. Mais enfin ! J'ai lu *Civilisation*. Beaucoup d'horreurs sympathiques. C'est un bon roman. Fini avec Gide. Il ne me reçoit plus. Bien. Tant pis. Je le regrette très peu. Je le comprends fort bien.

Mon petit journal, que te dirais-je ? [Je suis tellement [mot manquant] de sentiments, d'effusions. Je t'embrasse, mignon...]

C'est drôle : mais je n'aime pas les filles, ni tout le sexe – disons – féminin. Ah ! Certes, je préfère les gamins. Quelle bêtise. Il y en a que j'aime du fond de mon cœur – dans mes nuits. Mais le jour, je suis plutôt timide, réservé, et ce sont eux qui me cajolent, me serrent, tandis que je brûle de les toucher, du doigt, au moins.

Quand je rencontre de belles filles, cela ne me fait absolument rien, je pense : « je l'aurai comme je veux » mais un gosse, beau, alors je tressaille, et j'ai envie de tout faire avec lui sauf le principal.

Je m'interromps encore une fois. Petit journal. Ah ! écrire !...

Je ne l'avais jamais regardé ! Et puis, un jour, il vint en maillot, les épaules, les bras et le cou nus. Il y a des souvenirs. [X]

[Sans date, Paris]

[Sans date]

[X] Combien ai-je perdu d'instant de vie ? Cet instant même, je le perds. J'en parle. J'en ai déjà perdu un autre. Dès sa naissance, l'enfant a déjà perdu, une tierce de Vie, et le vide minuscule, est déjà une parcelle de mort. Et lorsqu'il commence à voir la vie, et à la comprendre, il est aux trois-quarts rongé ! On appelle jeune, un être qui est près de la mort, et ne s'en doute pas. On appelle vieux, celui qui pense à la mort autant qu'à la vie. Mais tous pensent à leur mort, à eux. O, pourquoi vivre avec la mort. La seconde d'entrouvrir un œil pour voir, et déjà l'instant a passé : la mort se l'est pris. Chaque geste a pour but, la mort, car chaque geste s'agite dans l'espace, un instant perdu, irrémédiable.

Que de mots pour exprimer ces sensations, et que d'instant ai-je perdu ! La chaîne la plus terrible et la plus sale, qui m'attache à la terre, ce sont les mots. Par quel mystère furent-ils formés ? Pour moi ce Mot-là et non pas un autre, pourquoi ce que j'écris et non pas autre chose, pourquoi la pensée suit-elle les mots ? Mais qu'est-ce que la pensée ? Un néant immatériel, irréversible, mais formé avec quoi ? Je me sers encore de mots pour essayer de la définir. Les mots viennent après. Je pense, je l'écris. Comment s'est produite la première action ? Un choc d'images et de sons ? Mais pour que ce choc se produise, il a fallu quelque chose avant. Et même en cet instant, lorsque je me demande : qu'est-ce que la pensée, d'où vient l'origine que j'ai pu penser à cela [?]. Les mots, donc [,] se greffent sur la pensée, et le choc d'images et de sons vient simultanément avec, ou avant, ou après. Mais pourquoi est-ce les mots ? Un assemblage de lettres ? Et pour m'exprimer rien que cela. Et la pensée alors se dédouble : je pense, je l'écris, en cet instant même, je pense que j'emploie des mots, je pense qu'ils sont en retard sur ma pensée, et cela se tisse et creuse plus profondément, et ce que je viens d'écrire j'y pense... encore... [X]

Mais jamais la pensée, ne rattrapera les mots. Il y a Vide [*sic*] qui me fait peur. Mais il y a encore le grand vide de l'origine de la pensée à la pensée elle-même, et le fait même de l'écrire et que j'y pense en cet instant – déjà passé puisque je l'écris – encore... est un vide. Encore des mots. [X] Mais d'où vient l'origine de tout cela ? D'où vient l'origine que j'ai pu penser que la pensée ait une origine ? Je poursuivrais éternellement ces pensées, de pensées en pensées, aux mots d'en mots, qu'un vide sera toujours là, écris – nouveau – sensation – passée – encore...

Tant pis. Je reste avec ma pensée qui jamais ne sera complètement exprimée et définie, des mots – encore... Ce vide... jamais de fin... jusqu'où... Néant... Pointillés... Définir... Matière du papier. Toujours derrière cela encore quelque chose... encore... encore... encore... [X]

[Sans date, Paris]

Journal. [Sans date]

[X] L'enfant me dégoûte : il est le détritius trop clair d'une sale nuit.

J'ai fait l'imbécile hier soir : ce n'est pas ma faute. Comment l'expliquer : il y a des instants où ma tête éclate, les fibres se rompent, et alors je me jette à terre, je mords n'importe quoi, je m'agite, et dans ces moments, je veux qu'on me laisse tranquille. Aussi, ma mère fut-elle étonnée de me voir dans cette agitation ; elle disait que c'était feint, parce que je n'étais guère pâle : mais on est pâle de faiblesse ; au contraire dans un trop plein de vie, on est rouge. Enfin tant pis. On s'occupe des affaires, du ménage, le reste... Qu'ai-je à faire en ce monde pour le moment du moins ? Aller en classe, être gentil, et puis... et puis rien. Allons ! une épreuve lave, elle m'aide à tout supporter, je vogue vers le rêve ; c'est surtout la civilisation qui me dégoûte, et en ce qu'elle a de plus clair : l'architecture, le cinéma, et les avions.

J'avoue être un peu énervé par l'attente. L'attente de la réponse de Duhamel. J'ai besoin d'un ami qui m'aime, qui me plaise par le physique, avec lequel je puisse parler. Cet ami, il n'y en a qu'un au monde : c'est moi-même. **[X]**

J'aime beaucoup ma mère : mais faut-il le dire, elle vieillit – non, elle s'habitue, et moi, je m'élève, la distance nous sépare si ce n'est l'affection. Ma mère se vante de me connaître : oui, si l'on entend par là qu'elle connaît – plus ou moins – mon caractère. Mais elle ignore comment ce caractère agit. Oh ! Je sais bien. Elle va sourire quand je lui lirai ces pages, mais au fait, pourquoi devrait-elle voir, puisqu'elle : Connaît.

Ah ! Tous les êtres sont ainsi. Ils connaissent plus ou moins bien – mais nul ne voit ! L'amour consiste à Voir l'être par sa Connaissance. C'est pourquoi l'amour est faux, par définition.

C'est pourquoi l'amour de soi-même, c'est-à-dire : se voir, est le plus légitime des sentiments, surtout si l'être est plus ou moins complexe.

[X] Seigneur ! Votre Création est trop ~~grande~~ vaste pour l'infini d'une pensée. Je vous serai docile et fermerai les yeux à de trop fulgurantes lueurs. Je saurai seulement qu'elles ont lui, et je saurai que vous êtes là, Seigneur ! **[X]**

[Sans date, Paris]

Longtemps, j'ai tu ma voix ; longtemps ma voix s'est tue.
J'ai pleuré des sanglots qui grondent en sourdine.
J'ai senti des choses que je n'ai pas connues.
Un rêve me poursuit qui tourne et m'hallucine.

J'ai longtemps promené mes regards incertains.
J'ai longtemps hésité en l'harmonie céleste
Mais élu, du Seigneur, vous m'avez pris la main...
Je passe et je suis seul, je pleure et je déteste.

Vous m'avez pris, Seigneur [,] et je suis votre élu.
Il est d'étranges monts et de si vastes gouffres
Que je vacille à son bord et que fiévreux je souffre...
La douleur des autres ne m'a jamais ému.

Oh ! Mes éclats sont feints ! Il n'y a plus d'éclats.
Des chants murmurent en moi en rauques saccades.
Et ce sont tant de pleurs que je ne connais pas.
Tant d'Amours que réclame en vain mon cœur malade.

[8 avril (1), Livry-Gargan]

Journal

Six heures. 8 avril. Gargan.

Voilà longtemps que je n'ai rien écrit. Mais je n'avais rien d'intéressant à dire. Ce sont toujours les mêmes pensées de vide, de mort et de gloire. Petits événements : mon oncle et ma tante m'ont invité chez eux, à la « campagne », pour les vacances de Pâques. C'est tout à fait charmant. ~~J'y suis~~ J'écris dans mon lit, au matin du premier jour (je suis venu hier à midi) et j'ai déjà eu le temps de vomir cette nuit le dîner de la veille. La chambre est froide. Les draps sont glacés : ils me serrent comme deux couches de glace ; on est humide et transi. Je me demande avec inquiétude, comment je déjeunerais ce matin. Enfin !

Ma chère petite chambre natale, comme je l'aime, et m'en rends compte en ce moment, et ma mère !... et mon père donc ! Du calme. Je ne suis ici que pour une semaine, et seulement à quinze kilomètres de Paris, quant à la « campagne », voici.

Minuscules potagers clairsemés sur un champ vague, derrière ce champ, deux arbres : c'est le bois. Cette merveille de fraîcheur se situe juste derrière l'interminable et sinistre forêt d'usines de la région de Clichy, Pantin, Noisy-le-Sec, Bondy.

Voilà. Mais du courage. Cette nuit je me tiendrai prêt pour le deuxième vomissement.

Une jeune bonne me tourne après. Ah ! Quel dégoût ! Mais pourquoi au fait ? Tous, à ma place l'aurait déjà prise. J'ai lu dans un livre « intime » que Maupassant se délectait de toutes les filles de rue, que Flaubert allait dans une maison spéciale (ils y allaient ensemble, d'ailleurs). Etc. Alors, pourquoi suis-je si timide ? Je n'y peux rien.

Tiens ! Voilà le goût de mon vomissement qui remonte. Il y a de l'espoir.

Et je parle, je parle pour ne rien dire...

La lettre que j'ai envoyée à Romain Rolland, avec trois de mes poésies. Je sais qu'il me répondra. Mais c'est étrange. Après la lettre à Gide, à Duhamel, j'étais toujours resté dans mon milieu, le lycée, mon intérieur, Paris. Et voilà, qu'à présent (j'ai envoyé la lettre le matin même de mon départ), voilà qu'à présent – dis-je – je me trouve dans un tout autre « milieu ». Gentil, comme on peut le voir plus haut, mais non habituel, enraciné, à soi. Par-là, donc, j'y pense [*sic*] moins « confort ».

À propos de poésie, encore une chose, avant de me lever : quand je recopiais mes poésies pour Romain Rolland, je les ai regardées du point de vue, absolument froid, du critique. Et alors je me suis étonné de mon talent ! À force de copier ces poésies, de les recopier, j'ai pu délaissé un peu le sentiment personnel, et alors, les poésies de ce poète, m'ont paru admirables, géniales, et maintenant, le sentiment personnel revenu, je me demande comment j'ai pu faire de telles poésies. Ces derniers jours, je n'ai plus d'inspiration : il est vrai que je médite sur mon conte.

Je viens de percevoir encore une fois, que mon génie est immortel.

Et maintenant, sautons hors du lit.

[14 avril, Livry-Gargan]

14 avril. Dix heures du matin.

Je n'ai rien écrit hier, car maman est venue vers dix heures du matin jusqu'à trois heures du soir. Et avec ma tante, nous avons discuté, longuement.

Depuis mon départ, ma mère s'ennuyait terriblement. Et nous avons examiné alors ce qu'il y avait de rapport entre ma mère et moi.

Maman dit :

- Si j'avais rencontré ~~un homme~~ dans ma jeunesse, un homme tel que mon fils, j'aurais été une femme perdue, car c'est lui l'homme idéal que je me présentai [*sic*], même pas à un tel point.

Tante réfléchissait. Ceci devait la frapper, et elle l'enviait sans la médiocrité.

- Moi, je ne pourrais jamais être le reflet de quelqu'un. Pour toi ton fils est un dieu. Moi j'aurais des amis, des camarades ; mais avec personne, ni mon fils, ni mon mari, je ne pourrais être comme toi. Je garde toujours ma conscience propre.

- Mais moi aussi. Seulement Boris et moi nous avons deux cœurs qui s'emboîtent exactement. Le hasard fait parfois rencontrer à un être un autre être qui est fait pour lui, avec lui. Pour moi le hasard a fait que ce soit mon fils. Tant mieux. Cela nous met au-dessus.

Tante haussait doucement les épaules :

- Je n'y crois pas à ça.

Mais elle reflétait tout entière un humble dépit.

Oui, je sais, notre cas est unique. Ma mère sait tout de moi. Mes vers, depuis les tout premiers, mes pensées, mes maux, les vices. Je lui dis tout. Ensemble nous avons décidé que j'irai chez Gide. Nous avons prévu ce qui arriverait, le meilleur et le pire. Je lui ai tout dit de ce qui m'arriva chez Gide. ~~Mais~~ Non pas comme un devoir. Mais une action, un geste n'a aucune valeur, aucun sens pour moi, si ma mère ne le connaît pas, ne le juge pas ; et nous décidons ensuite de ce qu'il faut faire.

Elle me dit tout, sa vie, ses pensées. Elle n'a jamais trompé mon père et n'a toujours vécu qu'avec lui. Elle adore et adorait mon père. Elle lui a sauvé la vie, car, très pauvres, avant même qu'ils fussent mariés, mais simplement connus, elle s'est dévouée complètement physique[ment] (elle ne mangeait rien), moral[ement] (elle ne vivait que pour lui) et si mon père n'a pas succombé à cette violente fièvre typhoïde c'est grâce à elle. Puis l'aisance est venue. Mon père travaille beaucoup, est irritable, nerveux. Jamais d'invités. Par mon goût et mon caractère j'étais seul, sans camarade. C'est ainsi, nous n'avons que nous deux pour nous distraire, pour nous parler, pour tout nous dire. Elle fait le ménage, va au marché. Quand je reviens du lycée, je l'aide, et nous parlons. Comment dire de quoi ? C'est tellement intime. Le lycée, tel garçon me plaît par le physique. Le professeur. Les plus folles pensées, les plus mauvaises. Mais nous en parlons avec le souffle de la mère et du fils. Notre cœur est le même dans un même esprit. Comment se formèrent mes goûts et mes pensées ? Je n'ai subi aucune influence puisqu'elles sont uniques, premières. Mais j'ai senti en moi l'inspiration divine, le souffle de Dieu, pour voir le Vrai. Mais cela est trop immatériel, même dans mes poèmes pour que je le supporte. Je m'appuie sur ma mère. Je suis fait d'elle. Nous avons un même fonds de pessimisme, de tristesse, de dégoût. Donc, nous sommes mêmes. Mais ce fonds admirable pouvait-il se perdre ? Non. Car il y a soufflé l'inspiration de Dieu. Le génie pour les hommes, je les méprise ! L'Être est en moi. Il me parle. Je vis en lui. Donc seule ma mère peut me Savoir. Car de même fonds et de même chair elle n'a qu'à regarder et elle Voit. C'est ainsi que nous sommes mêmes. Je m'appuie sur elle, et elle Voit. Mon père reste toujours le mari que l'on adore et respecte, mais je suis non seulement le fils, mais l'homme, l'être que l'on adore et dont [mot manquant] est ébloui. Donc c'est unique. Car si quelque [mot manquant], de loin [,] est apparent entre un homme et une femme, le physique les aide beaucoup et en même temps les gêne beaucoup. Donc c'est faux. Non, l'être n'est que le souffle de Dieu qui nous exhale et inspire, et pourtant par le physique nous sommes plus mêmes que les autres puisque nous sommes de la même chair. Mais cela nous met au-dessus des désirs physiques. Nous sommes le souffle de Dieu.

Que dire ? Leur conversation. Pauvre tante (le plus drôle, est que j'écris sur la terrasse et qu'elle est à côté de moi). Pauvre Monde. Je vis pour lui annoncer le Vrai. Le remède. Peut-être, sera-t-il

incapable de le prendre ? Dieu m'a envoyé pour le dire. Un seul être me soutient et me voit : ma mère. Le plus pur, le plus haut. Non pas une femme, qui est physique, une sœur qui n'est même pas physique, ni cette tendresse divine de mère, ni un homme qui ne porte rien, mais la mère qui a tout et qui est au-dessus de tout. Dieu la rappellera quand elle aura fini sa tâche : que je marche seul, assez fort, et pour qu'elle me reste ; et me rappellera quand j'aurai fait ma tâche : montrer aux hommes ce qu'ils sont ; dire où ils vont : nulle part, je les soutiendrai. Et Dieu me rappellera. Et à l'aurore, juché au-dessus de cette masse, avec ma mère à mon côté qui me réchauffe, je me demande si ce troupeau qui creuse et bêle dans le noir, comprendra ou ne comprendra pas. Ô Seigneur, Dieu ! J'adore. En toi...

[6 juin, Paris]

6 juin. Sept heures du soir.

Ce matin, scandales avec mon père : causes nulles.

Ma mère et moi sommes toujours seuls. Elle vit pour mon père, l'adore. Et ses crises sans fin d'un mal inexprimable, élans intérieurs qui ne peuvent éclater, elle a tout gardé en soi, car, mon père est un homme « commun », matérialiste et coléreux.

Et puis, je grandis. Et ma mère s'occupa de moi. Sans doute, j'avais en germe une liquide étincelle, divine : elle se développa. Je sentis comme elle ce mal, ces élans, mais, ils éclataient. Je pouvais les arracher de moi-même et m'aimer en eux. C'était donc naturel que ma mère et moi ne soyons pas comme mère et fils. Ce ne sont pas deux êtres, mais deux esprits, deux âmes. Comment dire ?

Nous parlons. Nous disons tout, absolument tout. Elle me parle des choses « horribles ». Elle m'explique tout : les vices, les sentiments, la vie. Mon père est jaloux. Maman et moi en parlons.

Détails autre jour.

[22 juin (1), Paris]

[X] 22 juin. Deux heures et demie.

C'est drôle : je n'écris plus ces derniers jours. C'est toujours ainsi : un état de vague, de pensées indifférentes, et même imperceptibles, me succède aux élans [*sic*].

Je suis en train de lire Proust. Cela me plaît. C'est même très bien. Le début est étrange : de même que ses moindres perceptions, on a peur de voir se volatiliser les lignes ; c'est fort subtil, d'un malade affinement. Mais il n'y a pas de feu, ni même une profondeur de crise et de souffrance. [X] Ce qui compte c'est l'extérieur, des détails, qui font se cabrer l'âme ~~(nerveuse~~ nerveuse, l'âme de délicatesse infinie, mais dont, par cela même la profondeur se brise, n'étant qu'un reflet de perceptions sensibles. Le snobisme fatigué d'un malade.

[X] Jaloux a dit : « de la profondeur en surface ». Très juste. Je n'en ai fait qu'un commentaire.

Je suis triste. Une tristesse indifférente, qui est lasse de s'analyser. Je pourrais être assis, la tête comme vide et regardant le ciel laiteux. Je me serais assoupi, et au réveil, les lèvres et la gorge sèches dans un abrutissement complet. Il ne faut pas. Alors, je l'écris.

Maman vient d'entrer dans ma chambre :

- Ah ! tu écris, bon, bon, continue.

Je continue. Je ne sais plus quoi dire. Torpeur.

[22 juin (2), Paris]

Huit heures et demie.

Qu'ai-je ces derniers temps ? Je ne demande qu'écrire et je ne le peux pas : j'ai mal aux yeux le soir, sur une feuille blanche. Il faut que je fasse attention. [X]

[23 juin, Paris]

23 juin. Quatre heures.

J'ai en moi deux parallèles qui se sont rencontrées.

C'est maman qui m'a dit cela.

Mais il le faut. Si je m'adonnais à mon fonds je devrais me suicider : c'est trop lourd, trop moi. Et l'attitude, « bonne » que j'ai prise, m'est devenue naturelle, car je méprise tellement les autres, et puis non ! Je ne me donne pas la peine de les mépriser. Mais c'est très simple : le fonds est pour moi, en moi. Donc, je ne puis le montrer qu'avec moi. Et les autres me voient tel que je suis avec eux « normalement ». Rieur, bavard, etc. Maman s'étonne de ces deux êtres en moi, opposés. Car elle, est la seule, qui non seulement voit les deux êtres, mais me comprend. Or en moi, il n'y a pas deux êtres : il y a Moi. [X] Mon cœur, mon esprit qui se parlent, eux-mêmes se parlent encore de ce qu'ils disent, sans fin.

Si ! Peut-être suis-je deux. Voici : une voix me parle, Moi me parle, supérieure, avec moi. Pour un tiers, Moi se tait, et je reste seul en sachant qu'elle est en moi. [X] Et c'est ce Moi que je cherche ; il est tout. Mon tout. J'ai envie de le caresser, de l'embrasser, mais il est en moi. Ce quelqu'un que je cherche, cet indéfinissable qui me sent, c'est lui. C'est ainsi que je suis malheureux et fier : malheureux de sentir sans prendre, mais fier de l'avoir senti. Mais toutes ces phrases c'est encore mon Moi qui me les souffle. Et celle-ci encore. Ça ne se terminera jamais. [X]

[27 juin, Paris]

[X] 27 juin. Neuf heures et demie du soir.

Aujourd'hui content. Vacances assurées riantes, joyeuses, en Normandie, au bord de la mer.

[Le pauvre imbécile de Thomas. Je lui ai envoyé une lettre de rupture courtoise, mais ferme. Il se croit quelque chose, et devant moi encore ! Métivier redevient beau. Mais tant pis. Oh ! Je l'aurai !]

Gide est si sympathique. Il était drôle, jeune. Mais cela me fait drôle ~~d'écrire ceci~~ de l'écrire, car en le lisant, il croira que je l'ai fait pour lui. Mais cette phrase est peut-être encore trop franche et ainsi de suite, sans fin ! Et s'il les lit toutes. **[X]**

[26 août (1), Saint-Pair-sur-Mer]

[X] 26 août. Neuf heures.

Quelle journée. Les événements se précipitent : Hitler veut Dantzig, la Pologne se défend, le pacte germano-soviétique, etc. Toute l'Europe, l'Amérique, le Monde... Tous sont calmes, énervés. D'heures en heures il y a tel événement...

Beaucoup sont partis.

Je me rappelle...

Les vacances s'écoulaient. Les matins, je me levais, déjeunais. Et puis c'était des promenades, et au bain. L'après-midi, sur la plage. Les jours étaient ensoleillés, les gens sympathiques...

Un dimanche, nous sommes allés à Granville à pied ; au retour, Léon était fatigué, je restai avec lui, en arrière. Et quand ils furent bien à l'avant, nous nous arrê tâmes : nous étions sur la route ayant au bas, la mer, en face, les champs. Je me penchai vers lui et l'embrassai.

Quelques jours plus tard, je remontai dans ma chambre ; nous y restâmes assez longtemps, mais il n'y eut rien.

Les jours continuèrent. Je pensai : « Les vacances passent. [»], mais j'étais jaloux du grand Léon. C'était bête : le grand cousin aimait bien le plus petit.

Un matin, Léon me demande : « on fait une promenade ? » Le soleil était beau. Nous marchions sur la plage. La mer était assez loin, le sable immense et, encore tôt, il n'y avait personne.

Nous escaladions les petits rochers, nous nous déchaussâmes pour une rivière.

Il me dit :

- Qu'on est bien. J'aime beaucoup marcher comme ça. Et toi ?
- Oh ! Moi aussi.

Et soudain nous vîmes une grande tache blanche, sur le sable. C'était des mouettes. On se mit à ramper, et brusquement, elles s'envolèrent.

- Tu sais Boris, elles jettent des cris affreux.
- Mais pas maintenant.
- ~~Oh~~ Si. Écoute.

Nous continuions. On atteignit ~~un~~ le petit bois sur la colline. La mer immense, bleue, calme, grondait derrière nous. Le ciel, non. On se tenait par la main. En bas, il y avait une rivière, aux bords de roseaux.

- Dis Boris, c'est solide ?
- Je ne sais pas. J'aime mieux ne pas essayer.
- Si. Tiens ! Regarde.

(C'est drôle ; je ne parle pas de mes pensées ; mais je n'en avais pas de précises. Ni désir, ni joie. Le sentiment des vacances.)

Il me dit :

- On peut se faire une maison tu sais ?
- Oh ! Oui. Attends. On va entrer.

On écarta les roseaux, et on s'assit. Le sol était un peu humide. Je baissai une branche pour laisser le soleil, et brusquement je m'écriai :

- Regarde. C'est de la boue.
- Eh bien ! Vite on va couper des branches.

On se mit au travail. Je dis :

- Attention Lev ! Ça coupe.

Il fit :

- Oh ! là là.

Le sang coulait à flots. J'entourai son doigt dans mon mouchoir, et je le désirai... On alla à la mer. Nous courions sur le sable, et enfin, l'eau fut. Il trempa son doigt. Il était là, petit, courbé, ses cheveux noirs flottants, face à la mer, immense, grondeuse. Je le pris par les épaules, je voulus l'embrasser. Il me dit :

- Fais pas l'andouille.

Nous revînmes. Le sable était chaud. Nous restions allongés. Je ne savais quelle attitude prendre pour lui plaire. Il parlait d'un complot contre moi etc.

Et l'on revint. Il ne parla pas à sa mère, de son doigt. [X]

[26 août (2), Saint-Pair-sur-Mer]

Dix heures quinze.

La souffrance
Recommence
Je croyais les chagrins
Loin,
Mais comme tout à l'heure
Il y a des gens qui pleurent,
Comme tout à l'heure...

Dans les rues
Toujours seul et sans but
Je me promène.
Il fait un noir gris flou,
qui s'étale partout...
C'est la vraie peine.

Tout est triste et fragile
Un pauvre bégaye sa chanson.
Je ne lève même plus la tête pour voir s'il... s'il...

Pleut ou non.

Les souffrances passées
ont recommencé.

[26 août (3), Saint-Pair]

Onze heures. [Sans date]

Petit journal.

Les jours qui suivent ? Un matin, Léon entre :

- Un pacte russe-allemand est signé !

Mais la journée se passa calme.

Le lendemain, appel de deux classes de réservistes. Journée morne.

Le soir, affreux. Paul et Léon, sont partis se coucher.

Nous, à la radio, écoutions. Tous étaient silencieux... les journaux avaient été très inquiets... les informations pleuvent : nouvelles classes appelées, trains spéciaux pour ceux qui veulent quitter Paris.

Mes nerfs étaient tendus. Je frissonnai de temps en temps... Les autres, Madame Marou, avaient un visage décomposé... Léon... Michel... Il était très tard. ~~Nous~~ Un orchestre jouait ; et puis, tout à coup, des informations : l'Italie est armée, l'Allemagne a toutes ses troupes massées, etc. Traduction du discours de [illisible]... et une marche funèbre s'est mise à jouer. Les nerfs étaient à nu. Et nous sommes allés dormir.

Le lendemain dans la chambre de mes parents, remue-ménage : ils partent aujourd'hui même. Bientôt, toute la maison est debout. Il n'y a pas de nouvelles affiches. On petit-déjeune. Brusquement arrive un télégramme pour la mère de Paul et Léon : « Arrivez etc. » Elle n'y comprend rien et avec sa belle-sœur, courent à la poste : et alors arrive la convocation de Miche pour le 4 septembre. Marou décide de partir demain, et mes parents décident de m'emmener aujourd'hui. Cécile revient : elle part aujourd'hui et nous décidons de partir ensemble.

[27 août (1), Paris]

27 août. Dix heures (matin).

Je suis enrhumé et je resterai à la maison, aujourd'hui. Pour le moment, il n'y a pas d'autres nouvelles : l'ambassadeur anglais à Berlin est encore à Londres ; Conseil des Ministres : contre-propositions etc.

Je suis assis dans mon fauteuil, près de la fenêtre.

Je me rappelle le matin de notre départ de Saint-Pair (avant-hier). D'abord tous se sont précipités dans leur chambre pour faire leurs valises. Maman avait pleuré. Et puis Léon, Paul, Léon, et moi, allâmes à Granville pour les vélos.

On roulait vite. Je regardais la mer, le sable. Je dis à Lolo :

- Quelle brusque fin, pour les vacances.

On arriva à la gare. Le temps était triste, lourd, gris. / Nous attendions avec nos vélos. Brusquement, Léon s'appuya sur mon bras.

- Ah ! Boris, je n'en peux plus.

- Qu'est-ce qu'il y a ?

Sous son [mot manquant] bronzé, il était devenu très pâle. Il essuyait son front en sueur.

- Allons, Lolo, calme-toi, tu es très énervé.

- J'ai mal au cœur. Tiens mon vélo.

Il alla s'asseoir sur un grand panier. Paul dit :

- Léon, regarde, Lolo se trouve mal.

Léon se promenait, pensif, inquiet. Il se précipita, cria :

- Qu'est-ce qu'il y a Lolo, bon dieu, qu'est-ce qu'il y a...

- Mais ce n'est rien, calme-toi...

- Mais, cours chercher de l'eau [,] vite...

Je courus, dans un café, rapportai de l'eau et m'assis sur le panier à côté de lui. Paul et Léon avec les vélos s'étaient éloignés au guichet.

Je demandai :

- Alors ça va mieux ?

Il soupira. Il s'abandonna sur ma poitrine.

- Oh ! Oui... mais c'est terrible tu sais : on devient faible, on ne voit plus rien.

- Moi je ne l'ai ressenti qu'une fois, j'avais de la fièvre et je me suis levé.

Je lui caressais les cheveux. Je murmurai :

- Pauvre petit. Tu es bien énervé.

Il me regarda avec sa petite figure.

- Ce n'est pas étonnant.

- Moi je suis sûr qu'il n'y aura rien...

Etc. Etc. Le retour, le départ, Léon, Michel, les autres devaient partir demain.

Le train. Compartiment comble. Le voyage commence. Il était faible et s'était étendu, la tête sur les genoux de sa mère. Paysages. Sensations. [X] Ah ! Les impressions de retour, de rêve insaisissable de regret, de l'habitude... Le voyage durait quatre heures. Le temps était lourd, gris. Le train filait. Et lui, jusqu'à Paris, était sur les genoux, les yeux clos... Sensations...

Paris. La gare triste... Presque pas de porteurs, et tout gris, gris, plein de monde. Le père attendait... et ils partirent... (Ils habitent près de nous)

Nous, on monta en taxi. Les rues, les murs nus, c'est comme si je n'étais jamais parti... Notre maison... Ma chambre : la même vue. Quelle poignante tristesse. Et le dîner... Papa parlait : la guerre, les possibilités, etc. Et maman aussi... Ils allèrent un peu se promener et je restai seul.

Léon, comme je pensais à lui. C'était terrible. Je le désirais et à travers tous [ces] chocs, ces événements du monde. Il y avait des souvenirs... La plage, encore là, hier, et la mer, et Léon presque évanoui dans mes bras ce matin, ce retour en taxi... Toutes ces choses me revenaient... poignantes. Et puis la guerre, y aurait-il la guerre ?

Hier, ça allait mieux. Je me promenai le matin, puis l'après-midi, parlai avec maman, et [illisible]. Nouvelles : trois classes sont appelées parmi lesquelles Léon. Le dîner fut moins triste qu'avant-hier. Et Hitler avait fait des propositions à l'Angleterre... et aussitôt après le dîner je cours chez eux.

Tous étaient là. Léon très gai, mais feint pour sa mère. Quant à Michel je voyais qu'il avait pleuré. Adieux... Lolo, était bien... Lui, son frère, Paul, [sa] mère, Nadine restèrent ; les autres allèrent à la gare ; je retournai chez moi.

Papa et maman allèrent chez oncle et tante et je restai seul.

Hier soir, je voulais absolument tout raconter dans mon journal. Mais j'étais fatigué. Ça n'allait pas. Et je me couchai.

Maintenant j'ai un rhume. Je suis assis à la fenêtre, dans mon fauteuil et je vois, dans les grandes maisons la fenêtre de Paul et Léon.

Je pense à certaines choses, des détails précis. La promenade avec Léon sur la plage ; la mer immense ; les mouettes ; la soirée à la T.S.F. Le grand Léon qui dit à maman, avec un sourire éteint :

- Cette fois ça y est.

Et le petit Léon qui tombe dans mes bras...

Le taxi. Les lourdes rues de Paris. Exactement la même impression que l'an dernier, après la gare de Lyon.

Les rues de Paris, que l'on revoit, si familières, après cinq semaines d'absence, on ne les a jamais quittées.

Je veux penser à cette étrange sensation...

Il y a la chambre, les rues, familières, vivantes, où l'on vit toute l'année [,] que l'on quitte pour quelques semaines d'ébats à la mer. On revient, on le sait, pour toute l'année, et alors les semaines sont comme un rêve, et l'on se réveille dans les mêmes rues... Et en taxi c'est le premier contact. On est encore plein du rêve, et ce sont les rues, c'est pire que dans le lit, le matin, car ici, au fond ce n'était pas un rêve. C'est la mélancolie où il y a l'impuissance et le regret. C'est comme dans le train au retour.

[28 août, Paris]

[X] 28 août. Douze heures.

Hier après-midi, je me suis promené avec Michel. Nous avons été dans ces quartiers tristes, délabrés, ~~tristes~~, du Treizième. J'étais calme, ayant en moi cette sûreté, qui, si j'eusse été seul, m'en eût été absente [sic], et ~~à laquelle~~ dans la quintessence de laquelle, ~~dans~~ à travers ces dédales où je piétinais je ne sais quoi, je me fusse abandonné en sensations nerveuses. Ces rues étaient désertes, de rares gens, courbés, silencieux, passaient.

Michel et moi, parlions. Il me disait l'histoire des jeunes curés qui arrivent au régiment ; la maison dans laquelle leurs camarades les emmènent.

- Et s'ils ne veulent pas y aller ?
- Eh bien ! on les force.

Et il se mit à rire. Nous en vînmes peu à peu, à Gide, et je lui racontais quelques-unes des choses...

Je montai chez lui. Leurs deux petites pièces s'encombraient d'un désordre fou. Il ouvrit une armoire, et nous commençâmes à tirer des livres, à les feuilleter ; il en avait plein, et beaucoup d'une très grande valeur. Une clef grinça, une porte s'ouvrit... C'était sa mère qui entrait. ~~Et~~ Elle avait la figure pâle, tirée, vraiment morbide. Elle dit, d'un ton tremblant :

- Michel, je n'ai rien de Fania.

Et elle s'assit sur le divan, la tête dans les mains.

- Allons maman ! On a pu la retarder. N'oublie pas que c'est dans l'Est.

Sa mère ne répondit rien. J'ajoutai :

- Ne vous inquiétez pas. Elle est en France ; et les trains sont si combles...

Elle murmura :

- Oui... oui...

Et plus haut :

- Et votre maman ?
- Elle va bien, merci.
- Elle est calme.

Michel dit :

- Oh ! Oui... très calme.

Je me penchai à la fenêtre : je voyais la fenêtre de ma chambre.

- Tiens ! Boris, viens voir.

Je m'installai à côté de lui. Il me montrait des reproductions de Mariette Lydis. Lui était enthousiaste : toutes lui plaisaient, à moi, quelques-unes seulement. Nous restions ainsi, et j'observais les visages, parfois frappants... Sa mère soupira :

- Et voilà encore un nouveau malheur.
- Lequel ?
- Lydie est dans le coma.

Nous restâmes silencieux. Lydie (que je ne connaissais pas) était parente éloignée, mais très amie. Michel murmura :

- Et dire qu'elle est si jeune !
- Je vais la voir maintenant avec Cécile, son mari, Nadine.

Michel demanda :

- Et les enfants ?

Ils restent là-haut, avec grand-mère ; je pensai : « on ira peut-être les voir » et un désir inconscient me fit battre le cœur.

Sa mère, toujours la tête baissée, ~~murmura~~ souffla :

- Mon Dieu, Mon Dieu.
- Écoute maman, à quoi ça sert de se désoler ?
- Comment ? Et Léon, qui est déjà en uniforme...

Et je crus qu'elle allait pleurer.

- Mais maman, on n'y peut rien !

Michel avait parlé de cette voix normale, calme, qui conseille, qui part du ton grave, jusqu'à celui, un peu plus haut et modéré, de la persuasion.

Des appels retentirent dans la cour. Madame Marou se leva.

- Tiens ! Voilà dix francs. Achète deux tranches de jambon, et du pain. Garde-moi une demi-tranche. Ça me suffira. Et monte chez les enfants si tu t'ennuies.

Michel réfléchit un peu :

- Ce n'est pas la peine que j'aïlle avec vous. Je suis tellement loin de Bernard.

- Loin... Tu es à vingt kilo[mètres]...

Michel sourit.

- Non pas comme ça...

- Allons au revoir. Au revoir mon petit.

- Au revoir madame. Maman viendra vous voir demain.

- Quel désordre elle verra. Mais je n'ai même pas le courage de ranger.

- Oh ! Ça ne fait rien.

Elle ouvrit la porte. Michel cria encore :

- Maman ne te déssole pas trop.

Et elle partit.

Je m'assis sur le divan à côté de Michel. Il me regarda :

- Ce n'est pas drôle, hein ?

- Oh ! Non alors !

- Je ne comprends pas ce que fait Fania, elle sait que Léon est parti, et puis rien, pas une lettre...

Nous restions, silencieux. Tout à coup il poussa un cri de surprise.

- Que je suis bête. Tiens voilà la revue néo-surréaliste, celle dont je te parlais à Saint-Pair.

Et de l'armoire, il tira une pile de cahiers reliés, et plats. Nous nous mîmes à les feuilleter : ce fut irrésistible. Nous nous tordions de ces poèmes, de ces dessins. Les poèmes étaient des assemblages de mots qui ne voulaient rien dire, et les dessins consistaient en signes d'additions et de soustractions. C'était magnifique. Ensuite il me montra les gravures sur bois de Frantz Ménéstrel [*sic*] : c'est étonnant. Je n'ai jamais rien vu d'aussi fiévreux, réaliste... vraiment il possédait une telle émotion...

Maintenant, il avait mis la radio en marche... Les nouvelles étaient les mêmes ; les ministres anglais délibèrent ; l'Italie s'inquiète,... état stationnaire. Je voyais Michel pensif. Il me dit :

- Tu sais ; Gide me dégoûte...

Je souris.

- Mais il ne m'a rien fait...

- Oh ! quand même. Un gosse...

- Tu sais. Moi j'ai des idées spéciales, là-dessus.

- Oui, oui je sais. En tout cas je te conseille une chose : c'est de cesser tout de suite...

- Pourquoi.

- Parce que. Embrasser un camarade de classe sur la bouche, l'étreindre. Tu vas avoir une drôle de réputation.

Je me cabrais.

- Pas du tout. Ce sont eux qui commencent.

- Eh bien ! fous-leur des baffes.

- Non ! Je fais exprès pour qu'ils commencent.

Il haussa les épaules.

- Boris, tu seras malheureux si tu continues.

- Mais je n'irai jamais jusqu'au bout.

- Quand même. C'est ignoble...

- Oh ! J'ai tout raconté à Maman. Elle dit que ce n'est rien...

Il murmura :

- Peut-être.

Il reprit :

- Mais avec tes copains, vous faites ça dans la cour, devant tout le monde ?
- Non ! Et puis tu sais, j'en ai plusieurs à la fois.

Il sourit :

- Tu es terrible.

Je m'étais approché de la fenêtre :

- C'est drôle ; toi tu habites d'un côté de ces perches grises, et moi de l'autre.

Il ne répondit rien et demanda :

- Et tu savais en allant chez Gide ?
- Oui. Moi, je voulais aller jusqu'au bout. Je me disais il m'emmènera dans ses voyages ; je vivrai comme un prince. Et puis j'ai été dégoûté.
- Et ta mère ?
- Maman me laissait faire. Au jour où je reçus la carte de Gide, elle s'était dit : il faut qu'il suive sa voie...

Michel restait silencieux. Je demandai soudain :

- Et les enfants, ils ne s'ennuient pas ?
- Non ! Ils s'amuse comme des fous... Alors, on descend ?

Nous descendîmes. La rue était calme, grise. Une femme, déjà mûre passa.

- Oh ! Bonjour.
- Tiens comment ça va ?
- Moyen. Je pars en septembre.
- Moi j'en ai assez. Tu as vu à l'école ?
- Oui... oui... alors au revoir, à bientôt.
- Au revoir.

Elle s'en alla. Je demandai :

- Qui est-ce ?
- Oh ! C'est une copine. Elle habite l'appartement à côté de nous. C'est commode.

Je souris et ne répondis rien. J'eus l'impression que lui aussi voulait « se montrer », être « cynique ».

J'arrivai chez moi :

- Au revoir.
- Au revoir, à demain, ou à après-demain.

Il partit acheter le jambon. Moi je montai, j'entrai dans ma chambre. Et soudain, le sable doré, la vue immense et rafraîchissante me revinrent. Je regardais – ces longues perches grises, dans le ciel ; la féerie de l'autre côté... Alors, j'ouvris mon journal, et je lus, au hasard :

« Les souffrances passées
Ont recommencé. » **[X]**

[31 août (1), Paris]

31 août.

Pourquoi sont-ils partis sans m'avoir prévenu ? Mais je ne m'ennuie pas. Moi...

Je me rappelle de mon enfance avec tristesse,
 Cette tristesse presque déjà passée.
 J'ai des souvenirs en moi, qui se pressent...
 Des chagrins, dont je n'aurais jamais assez.

Il y a des choses qui sont vraiment trop claires...
 Je voyais, alors, comme je vois.
 Et je sens que les pleurs ne pourront rien y faire :
 Je voudrais embrasser l'adolescent d'autrefois.

Je me rappelle des prés verts, des cimes, la mer qui gronde
 De ces rues surtout, que je cherche maintenant en vain.
 Je sens encore ces chevelures brunes ou blondes,
 Et ces rires qui retentissant, quelque part, très loin...

Pourquoi pleurer et souffrir ? Les jours étaient tristes dans le brouillard ;
~~La douleur me serre : est-ce le même~~ Le chagrin est trop fort même, comme avant ?
 Je revois ces jours de pluie, sans fin. Un pauvre qui bégaye ~~quelque part~~ le cafard.
 Et il y avait quelqu'un qui pleurerait dans sa chambre : je suis sûr que c'était un enfant.

[31 août (2), Paris]

Deux heures.

Quelle tristesse. Quel dépit. Hier, avant les vélos, Cécile m'a dit de rester toute la journée d'aujourd'hui avec Paul et Léon, car les autres partaient à l'enterrement ; conversations, etc.

J'arrive ce matin : personne. Je vais chez la concierge : elle me dit qu'ils sont tous partis avec les enfants.

Oh ! là là. C'est pénible. Alors ? Est-ce fini ? Je croyais tant, là-bas surtout : pour une fois, il est près. Et puis voilà. Je souffre ? C'est donc fini, pour toujours ? Ô ! Mon Dieu ! Vous. Seigneur... Sur cette terre, quelque chose ne céderait-il pas ? Ô Seigneur... Je sens... en Vous... La Force : celui-là sera abattu plus fort, qu'il se cramponne plus longtemps. Je sais que ce n'est pas un mal... Ces choses qui n'existent pas... Le briser...

Seigneur !... Moi !

Anéantir ce qui résisterait...

Embrasse... Prends-moi...

Puissance.

... Je sens...

[1^{er} septembre (1), Paris]

1^{er} septembre. Deux heures.

Est-ce la guerre ? Hitler est entré en Pologne. La radio a dit que demain ce serait la mobilisation générale. Mais je ne crois pas à la guerre.

[1^{er} septembre (2), Paris]

Six heures.

Pauvres ! Pauvres de nous ! Comme tous sont mornes, et même malheureux ! Faites, Mon Dieu, faites, qu'il n'y ait rien. Papa a un rhume. Maman et moi allons chercher les journaux. Le soleil brille. J'espère...

[1^{er} septembre (3), Paris]

Neuf heures.

Rien de neuf. On va se coucher. Dans son discours aux Communes, Chamberlain a pour ainsi dire insulté Hitler. Pauvre maman ! Elle pleure de temps en temps, et se retient. Papa dit : « Eh bien, tant pis. Il faut l'abattre, une fois pour toute. » Et moi je pense, à ce que j'écris...

[6 septembre, Wimereux]

Wimereux 6 sept[embre] 39.

6 septembre. Six heures.

Ça y est. La guerre. Nous sommes à Wimereux. Au fond qu'est-ce ? Comme en 14 : le monde entier contre l'Allemagne. Une guerre de plus dans l'histoire. Seulement moi, c'est changé. La vie jour à jour : matins d'hiver, classes, agitées, travail, amants, soirées, ennuis, spleen du dimanche, les affaires de papa qui ne vont plus, l'effroi du bachot final, tout ça, envolé.

Maintenant d'abord ce sont encore des vacances : le temps est beau ; grasse matinée, la plage, baignades. Puis l'hiver, travail de classes, je crois irrégulier. Les autres jours ce sera peut-être chez les Descotes ou d'autres. Papa n'est pas encore parti ; même s'il part, il n'ira pas au front. Reste à ce qu'elle ne dure pas longtemps pour que je n'y aille pas à mon tour, moi-même. Mais j'espère que non : quant à notre victoire, c'est, comme tout le monde dit : fatal. Alors, j'espère passer mon bac très facilement [,] et puis Moi.

Je manque presque partout : j'espère. Car, je relis les pages d'avant sur Métivier et l'hiver sûr. Alors, je dis maintenant : j'espère.

Mélancolie subite à ce nom ! Souvenirs ! Ma chambre. Le Luxembourg... Mes camarades... Mais partout il y a : Moi.

Vais-je écrire des lettres ?...

[10 septembre (1), Wimereux]

10 septembre. Deux heures quinze.

Aujourd'hui il ne fait pas beau. La brume. Maman est triste : je lui ai dit que nous étions encore favorisés. Ce qui serait bien c'est qu'en Allemagne, le peuple se soulève contre Hitler. Oui.

Aujourd'hui, je m'abandonne à la torpeur,
Cette torpeur que j'aimais aux jours anciens.
La solitude, ~~maintenant~~ alors, me faisait peur
Je vis des jours qui ne sont plus les miens.

Mais à présent, cela recommence.
Et les chagrins me redeviennent doux,
Je me rappelle de ces choses sans importance
Qui me suivaient jadis et que je cherche partout.

Tout m'a quitté. J'aurais dû faire comme en ces très vieilles légendes,
Courir, chercher quelque chose de forêts en forêts,
M'égratigner aux buissons et aux branches
Et rester toujours seul de ne rien trouver jamais...

Mais où sont-ils ces espaces qui consolent ;
Je suis trop las pour m'égarer sans but.
Ils sont morts les arbres qui murmurent des paroles
Et je cherche en vain la solitude de mes rues.

À beau jouer le violon ses notes plaintives,
À beau hululer la mer je ne sais quoi,
Il y a la brume qui danse sur la rive
Et des fantômes qui ne veulent plus de moi.

[15 septembre, Wimereux]

15 septembre. Trois heures.

Monsieur Lupin,

J'ai espéré vous revoir cet automne, et malheureusement, avec tout ce qui s'est passé, sachant que ~~je ne pourrai plus vous revoir et vous parler~~, je ne le pourrai plus, je me suis permis de vous écrire.

J'aurais voulu vous exprimer ~~toute~~ ma reconnaissance pour ces classes de français de l'an dernier ; pour toutes ces choses que vous m'avez apprises, et qui pourront si bien m'aider, maintenant, pour ~~toutes~~ ces conversations qui me causaient tant de plaisir, et dont je me sentirai si privé.

Vous êtes sûrement parti comme mon père, comme tous les autres, et j'espère quand même que cette lettre vous retrouvera.

Cette année j'irai ~~au lycée~~ à l'école à Boulogne, et je penserai souvent à vous, à mes camarades, ~~à Lakana~~ au lycée Lakanal.

J'aurais été très content si vous pouviez me répondre. Voici mon adresse : Wimereux. Hôtel Sussex. (Pas-de-Calais.)

Je vous souhaite une bonne chance et j'espère que l'on se reverra encore

Boris Schreiber

Soleil. Papa est parti hier pour Paris.

Je suis inscrit au lycée. Que fera cette lettre ? Chambre à maman ; maman lavait le linge. Nous imitions la radio pour parler de moi. C'était vraiment bien comme le faisait maman. Nous avons cherché la lettre. Maintenant, maman est en bas repassant. Nous irons nous promener et envoyer la lettre.

[23 septembre (2), Wimereux]

Trois heures.

Toute pensée provient d'un instinct et on ne peut dire si cet instinct est bon ou mauvais ; car cette idée du bien ou du mal vient après l'instinct. Donc le jugement n'existe pas, n'étant fondé sur rien que sur l'habitude du même instinct.

Donc, l'intelligence de l'homme est inutile, l'homme lui-même ne sert à rien. Car il n'est libre en rien. Il sert d'expérience à une Force supérieure. S'il arrive à telles et telles choses, c'est que cette force le lui a permis ; s'il pense, si son instinct s'avive d'un autre instinct, c'est qu'il lui en a été donné.

J'étais déjà réveillé, quand maman entra, la cigarette allumée.

- Boris, tu sais, ça va mieux.

- Ah !

- Oui, Hitler ne veut que Dantzig, et un plébiscite dans un an pour le corridor...

- Je te le dis : il n'y aura rien.

- Oh ! Espérons-le.

Maman est assise au pied du lit. En vacances, quand père est parti, maman vient, et nous parlons, longtemps.

Je me levai, déjeunai. Nous ne nous disions rien, l'un l'autre. Maman pensait et moi, [je] m'étais dit, hier : « Qu'il y ait une guerre ou non, ce m'est égal. »

C'est drôle, j'étais indifférent. Les rues étaient calmes, les gens soucieux. Tous portaient des masques. Sur la porte de chaque maison était collée l'affiche : « Abri ». J'arrivai au Luxembourg. Le soleil baignait longuement le jardin ; des ouvriers creusaient des tranchées. Les pelouses étaient très vertes ; les arbres pleins ; les fleurs épanouies. Il faisait chaud ! Je ne voulais guère penser, avoir des souvenirs... et je regardai le bassin. Un grand gars, entouré de mioches « essayait » un sous-marin. Ils s'émerveillaient, regardaient avec gravité. Et puis, un adolescent s'approcha. Ils se serrèrent la main et il se pencha avec les autres. Je le voyais de dos. Il avait la taille souple, flexible, les jambes brunies ; je sentis perçus le désir et me mordis les lèvres.

Il se retourna. Il était très beau. Il devait avoir vers les quatorze ans, avec un visage lisse, ovale, la gorge un peu découverte et tout le corps, comme nonchalant et bien proportionné. Mes yeux clignotaient par le soleil, et la chair, dessous, tremblait. Les autres parlèrent. Le gars et lui restèrent seuls. Je m'assis sur le rebord, regardant le bateau, mais pour « le » voir. J'eus envie de l'étreindre... chaque mouvement de ses hanches dépassait sous la chemise. Il dit :

- Quelle chaleur ; j'irais bien à la piscine.

- Tiens ! C'est une idée. On ira ensemble.

Je chassais des visions de ma tête. Je brûlais de demander n'importe quoi pour savoir à quelle piscine ils iraient. Midi sonna. Ils s'en allèrent. Je songeai. L'an dernier..., les vacances... je pris les rues... des gens causaient, animés, montraient le journal. Sur le boulevard, un épicier le montra à une dame, disant : « Ça y est. » Je me sentis pâlir. Je pensai : « c'est impossible ». Et pourtant, à chaque carrefour, à chaque boutique, des gens causaient... ; je perçus des « allons-y... » etc.

J'arrivai chez moi. Maman ne savait rien encore. J'entrai dans ma chambre : je ne voulais pas penser. Je regardai mes livres, mes cartes, mon fauteuil, mes photographies, et malgré moi, des visions [,] comme sans fin, parurent : le Mont Saint-Michel ; le parc du lycée, mes camarades ; bref tout ce Paris de rues, de tristesses, dans lequel je vivais... Papa vint.

Le déjeuner fut silencieux. Maman pleurait. Mon père disait : « Écoute, allons. La guerre n'est pas encore déclarée. » Je me rappelle de ces déjeuners d'avant.

Papa est parti au bureau. Maman et moi allons au commissariat. Il n'y a plus de soleil. Le ciel est gris, lourd, l'air pesant. Les passants ont un visage tiré ; et surtout c'est un état de choses qui semble n'en plus pouvoir finir. Là-bas, il y avait du monde ; mais tout fut bien et nous revînmes. Sur les murs

d'une école, l'ordre de mobilisation était affiché, ainsi que des instructions pour quitter Paris. Maman et moi n'avons presque pas parlé. J'aimais mieux ne rien lui dire.

C'est le soir. Mes parents se reposent dans le salon. J'écris mon journal. La fenêtre est ouverte et Daladier dit son discours... Je pense. Je n'arrive pas à avoir de la peine. Certes, l'hiver. Ce Paris, le Boul'Mich, Gibert, mes camarades... Mais au fond, il le fallait, et je peux écrire.

C'est pour cela que je n'en parle pas, comme l'an dernier. Maman me le reproche. Alors, j'ai écrit un peu, mais sans beaucoup de cœur. Oui..., nous partîmes en taxi. Le voyage fut bon. Boulogne... Certes, l'après-midi chez les Descotes fut triste : je voyais maman, effondrée de chagrin ; je me levai, jouai au croquet. Et cela aussi, passa. Que dire ? Comment le proviseur nous a reçus ? Dans sa chambre à coucher, débonnaire. Maman parlait, disait notre peu de ressources, pour que j'aie une place. Lui écoutait. Très sympathique. Lui et sa femme paraissaient retournés par tout ce qui ce arrivait. On parla de Paris... Dans la rue, on était soulagés. Maman me dit :

- Tu vois ; on doit passer le bachot aussi facilement qu'on est reçu ici.

Et maintenant ? On vit, tranquilles.

J'irai au lycée, ici. Papa s'en ira, mais pas au front. Alors ? La vie à Paris était familière dans l'ennui. C'est un changement qui m'est donné. Après la victoire, en mars 1940, nous reviendrons à Paris. Ce que je regrette surtout, c'est Métivier.

Petit Journal... Je t'embrasse...

Tout... Moi.

[27 septembre, Wimereux]

27 – Onze heures et demie.

Maître

J'avais espéré vous revoir cet hiver, mais ces événements m'ont déraciné ; c'est pourquoi je me permets de vous écrire ; je ne savais pas, lorsque j'étais chez vous, vers la fin de mai, que ce serait en de telles circonstances.

Il y a juste un an j'ai reçu votre carte : je me rappelle de cette joie, de l'émotion qui m'étreignait à chaque fois que j'allais chez vous. Maintenant, loin de Paris, toutes ces choses n'existent plus. C'est pour cela, Maître, que [je] vous écris, pour vous demander de répondre quelquefois à mes lettres.

Cette année sera triste pour moi : maman va suivre mon père et je resterai dans une pension quelconque. Déjà, je pense à mon nouveau lycée, à de nouveaux camarades, et je pense crois, que ces longs mois au bord de la mer me seront pénibles.

Avec espoir j'attends votre réponse

Boris Schreiber

[28 septembre, Wimereux]

28 sept[embre] huit heures.

Il y en a qui semblent ivres de douleur et qui trébuchent
 Qui trébuchent dans la rue, elle aussi chavirée.
 Je voudrais me cacher la tête comme les autruches
 Pour ne pas voir les autres et qu'on ne me voie pas pleurer.
 Pour ne pas être vu...
 Où sont les souvenirs que j'aime ? Ils se sont déteints et je ne les reconnais plus,
 Je les cherche avec de grands gestes maladroits
 Mais ils se sauvent. Peut-être qu'ils ne sont plus à moi...
 Comme c'est loin. Je suis le grand pantin malade qui cherche son guignol.
 Les fards m'hallucinent. Dans l'air sursaturé, il n'y a aucune parole
 Qui vienne à moi. Seuls les rires moqueurs m'ont été faits
 Et je chancelle, saoul de douleur. Mais ils rient : ils croient que je suis saoul exprès.
 Je ne sais plus où cacher ma tête branlante qui me fait mal.
 C'est toujours moi le plus bousculé et ahuri dans les carnivals.
 D'un pas raide je cherche toujours ce quelqu'un
 Mais Pierrot s'est enfui avec cet Arlequin
 Colombine est la seule à qui je pourrais plaire ;
 Mais moi, je ne veux pas et celui que j'aime s'embrasse avec un rusé compère.
 Et dans le jeu hallucinant des feux follets
 Mes amoureux de satin disparaissent dans des palais,
 Et moi : somnambule, je cherche mon Pierrot
 Il y en a tant qui dansent sous leurs masques et qui sont beaux.
 Comment la lune est-elle si ronde dans le ciel,
 Mais elle est d'un carton d'argent, artificiel,
 Il me semble disparaître en un soir nébuleux.
 Il y en a attachés par le pied, qui suivent drôlement, deux par deux.
 Tout le monde a embrassé Pierrot et ces fards lui collent aux joues.
 D'autres ont pris son capuce pour lui frôler le cou.
~~Et moi ? Je vais couper ma ficelle.~~
Non
 Et moi ? Comme d'autres je chancelle.
 Non ! Je vais trancher ma ficelle,
 Me disloquer de ces couleurs qui s'incarnent
 Et je serai un pantin, suspendu à une lucarne.

[5 octobre, Wimereux]

5 octobre. Onze heures (soir)

Petit journal. Voilà longtemps. Mais que dire ? Papa est allé à Paris, et maman et moi, sommes restés ; nous nous promenions sur la digue, et l'après-midi aussi. Nous ne savions plus quoi nous dire, et maman faisait mal à voir, maigre, les yeux rouges.

Dimanche, il pleuvait. C'était sans fin. La mer, la brume, le vent ; maman à la fenêtre, abîmée de douleur, tremblante de froid ; moi, las de la reconforter. Nous sommes allés au cinéma : quel bien ! Les films étaient drôles, nous avons ri. Et puis, le lundi, maman dit :

- Si on transcrivait *Georges* ?

Et ça a commencé. Tout de suite, nous nous mîmes au travail : je dictais, maman écrivait, et lisiblement. C'était une fièvre délicieuse : nous travaillions toute la journée, et raturant, corrigeant. Il ne nous reste plus que dix-huit pages. Hier soir, nous bûmes le thé ; nous fumions, c'était doux, encore. Ce matin, nous parlions de la gloire. Comment se fait-elle ? Papa devait venir, l'après-midi. Maintenant il est là.

Mes parents vont habiter Paris, mais comme il n'y a pas de lycée, je resterai ici. Et voilà l'histoire. Car maman ne pourra pas supporter cette absence. Papa voudrait plutôt que je reste là, à cause des alertes, des études, et moi, j'hésite. C'est cela la douleur.

Pourvu que Gide me réponde.

Je me souviens de ce que nous parlions, maman et moi, sur *Georges*. C'était sur la digue.

- Mais dis, maman, est-ce mieux que *Les Frères Karamazov* ?

- On ne peut pas comparer ; toi c'est ta première œuvre, et tu veux la comparer avec le chef-d'œuvre, mûri, d'une longue existence ?

J'insistai. Au fond, toute l'originalité, la puissance de Dostoïevski réside dans la description des faits, d'où découlent les caractères. Moi, ce sont seuls les caractères qui comptent, mais dans une situation variable [sic] ; ils sont étranges, compliqués, mais en eux-mêmes, sans les faire vulgairement découler des circonstances ; c'est eux qui créent ces faits.

Petit journal, c'est le soir. Ah ! Il faudrait que la guerre se termine, tôt !

Petit journal ! C'est drôle, je ne suis pas triste ; je l'ai dit à maman ce dimanche : je l'étais plus dans mes promenades, seul ; car maintenant tous ont eu un « changement ». Voilà.

Alors ? La gloire...

Tout Moi... Embrasse... Oh ! Seigneur.

Maman m'a dit qu'il ne fallait adorer, et ne vivre que pour deux êtres seulement : mon père et moi, car maintenant, c'est détruit, et elle ne voit pas d'issue. Et c'est cela qui la fait pleurer...

Mais il peut se produire, tout à coup [,] de telles choses en Allemagne. Ah !...

[7 octobre, Wimereux]

7 octobre. Dix heures et demie (soir)

Ma tristesse !

Et voilà. Mes parents, vont partir à Paris, et moi, je reste dans cette famille, bourgeoise, sympathique et tout... Comment m'y habituer ? Et pourtant, papa et maman seront à Paris, en danger peut-être, et moi... Ah ! Oh ! Mon Dieu. Comme je crois en Vous... et écrire ce que Vous me donnez, cette Force, oh ! Seigneur... et ma mère surtout. Comment supportera-t-elle l'absence ? C'est drôle de dire « ma mère ». Mais enfin, nous qui nous disons tout, qui savons tout de nous, jusqu'à la plus infime parcelle, c'est la première fois que nous nous séparons, et comme elle me l'a demandé, je tiendrai mon journal tous les jours...

Je serai dans une famille bourgeoise : le père, petit, à lunettes, assez rond, et sympathique, jovial. Il est professeur de langues : espagnol, anglais, allemand... (Et puis avec mon habitude de dénigrer.)

Sa femme, une vieille Anglaise, sympathique aussi, le fils (les deux autres sont au front) a l'air d'un de ces banals sportifs...

Enfin... ils ont un piano (je l'apprendrai ainsi que les langues). Certes, j'admets que la vie réserve des surprises, mais Moi, c'est pour me sentir, Seigneur, encore plus près de Vous.

Je me vois déjà en plein hiver (ah ! attention : je m'y voyais déjà à Saint-Pair avec tant de sûreté), disais : je crois me voir en plein hiver ; le froid... le travail, les camarades peut-être forcés... les liaisons ? Dégoût ; en tout cas, j'y pense maintenant, pour m'en ressouvenir en ces temps-là.

Aujourd'hui, nous sommes allés à Boulogne : là-bas nous avons goûté dans un salon de thé, très aimable, et papa m'a permis d'y aller, chaque samedi ou dimanche. Je crois m'y voir déjà, lisant et fumant. Je crois me voir aussi, dans ce parc, élevé, avec une jeune fille quelconque... Oh ! Je m'en fous... Je vous écouterai oh ! Mon Dieu... et obéirai à votre Voix...

Petite maman ! Douce, gentille, il ne faudra pas trop pleurer. Tu comprends, ça passera vite, un mois, et après, cette guerre ~~pourra~~ peut-être finie, l'Allemagne crevée...

Cher papa, qui travaille, si laborieusement, honnête...

Ah ! Dans cette tristesse, Douceur de vous savoir près de moi, ô mon Dieu !

En attendant, personne n'a répondu à mes lettres : ni Osselet, ni Lupin, ni Métivier (qui me plaît toujours) ni Perrot... oui Gide surtout...

J'espère en demain.

Petits parents chéris... que les classes cette année ne soient pas dures, pleines, froides et le bachot...

... Petits parents chéris... Moi... Dieu !

[9 octobre, Wimereux]

9 octobre. Onze heures (soir)

Voilà : c'est la dernière nuit que je dors ici, chez ces braves Durand et demain à cette heure je serai là-bas. Cette nouvelle vie. Ah ! Les premiers sourires bêtes et gênés, à table, par exemple. Je crois que le plus dur sera la rentrée. Chaque année, (un peu moins l'an dernier) j'étais vraiment ému. Les camarades, les professeurs, cette atmosphère de changement et de familier, créait une fièvre d'inassouvi, d'un tremblant nouveau et tellement connu ! Mais déjà, l'an dernier, c'était presque fini : les mêmes camarades, le même lycée, depuis déjà trois ans, les professeurs, peu à peu m'étaient devenus moins changeants et plus familiers... et puis voici que tout s'écroule : nouveau lycée, camarades inconnus, sûrement bêtes, plus de Paris... Oh ! là là, je pense que demain, en cette minute je serai là-bas et j'aime mieux ne pas penser ce que j'en penserai demain, quand je lirai ces lignes... Oh ! là là... ce nouveau lycée... La place, dehors, vieille, toute ombrée de marronniers, avec une fontaine, le sol plein de mousse, et entourée de monastères, derrière la cathédrale... Oui, juste comme toutes ces places de provinces du dix-septième au vingtième siècle. Le collège sera dans un de ces monastères, et le premier jour, cette foule bruyante, et ces lieux inconnus, ce dépaysement. J'aurai peine à retenir mes larmes.

Cette nouvelle vie ! J'aurai de l'argent, je serai presque libre. Mais j'ai peur du travail terrible de cet hiver et aussi de mes nouveaux camarades, de mes promenades dans Boulogne ; mais je travaillerai et ferai attention...

Et j'écrirai et Dieu tout près...

Je me représente quelque dimanche triste où j'errerais, dans ces rues en pente ; des filles, des femmes, me regarderont ; j'irai au cinéma, ou au café, avec quoi lire et ce sera doux. Mais les promenades dans ces mêmes et mêmes rues, ... comme je regretterai Paris...

Et mes camarades... comme ils me seront loin...

Ah ! Métivier, tu ne réponds pas...

Pourquoi... toi, gamin je te hais... entends-tu ? Et réponds, tout de suite.

Et toi, Osselet, gros, tu t'endors ? Répète à... mon bon camarade.

Et toi Perrot ! pauvre ! Je veux bien que tu répondes...

Ceux-là je les tutoie. Je n'ose pas pour Lupin : mais il ne l'a peut-être pas encore reçue !

Et Gide ? Comment dire... je voudrais bien qu'il me réponde...

[11 octobre, Boulogne-sur-Mer]

11 octobre (onze heures soir)

Mon Dieu, quelle joie ! J'ai reçu la réponse de Gide. J'ai envie de dire un tas, ce tas de choses... Marou est venue, avec sa réponse... et c'était dans le café, des recommandations... et puis, pourquoi ne pas tout dire ? Et tout, tout... Dire ce qui est n'est pas mauvais : Gide... je l'aime... Peut-être qu'il veut me prendre chez lui : tant mieux... Et s'il lit cela ? Oh ! Je suis supérieur à tout... Dieu... Oh ! Vous en Vous... Seigneur, Dieu. Vous êtes en moi... oui. Mon Dieu... Maman, ne sois pas triste... demain matin, ils seront partis... papa et maman... Il y a une foule de choses qu'il ne faut peut-être pas dire... oh ! tant pis. Je veux dire... et puis... tout...

...Dieu...

Maître

J'ai reçu votre lettre et elle m'a causée [*sic*] une très grande joie. Hier, mes parents sont partis ; je suis resté dans une famille « recommandée » et hier soir, j'étais tellement triste, tellement abattu, que je me suis demandé comment en sortir. Aussi, en recevant votre lettre ce matin, j'ai été fou de joie.

Je suis dans une petite famille bourgeoise, à Boulogne. ~~Et déjà~~ Le lycée commence le 16, et déjà l'on parle de classes combles etc.

Mais je ne crains pas l'hiver, les longs jours d'ennui, car à vous, je pourrai toujours tout vous dire.

Maître, moi aussi, je voudrais bien [vous] revoir, et je ne cesse de penser à vous. Je me représente les dimanches de Boulogne, ces rues qui ne signifient rien. C'est drôle comme je regrette le Luxembourg. Mais au moins, ma nouvelle chambre m'est devenue chère, car votre lettre y est.

Je crois que je pourrais vous parler sans fin et je ne sais comment terminer ma lettre.

Avec espoir, j'attends votre réponse,

Boris

PS. Depuis que mes parents sont partis, je n'habite plus à Wimereux. Voici ma nouvelle adresse :

Boris Schreiber

Chez M. Froissart

3, rue Henri. Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais)

[14 octobre, Boulogne-sur-Mer]

14 octobre. Dix heures et demie.

Je ne suis même pas sorti : je suis resté toute la journée sur le piano. Je commence à jouer une valse.

Le soir, j'ai ouvert par hasard et commencé à lire : *Amphitryon 38* de Jean Giraudoux. Vraiment, c'est admirable. Ah ! Oui ! l'après-midi j'ai traduit une version allemande du bac.

Au dîner, on a parlé des défauts, des qualités... je me suis rappelé des paroles de maman et me suis tu.

Maintenant, c'est dans le journal [,] le lycée commence le 18. Mais au moins, c'est sûr.

Je sais pourquoi je n'écris pas encore : il faut que je m'habitue à ma nouvelle demeure. Je me sympathise : ils sont tous très sympathiques ; aujourd'hui, en pantoufles, je me suis encore habitué ; bref, les classes une fois commencées, tout re-sera presque normal, et je n'aurai plus, entre ma pensée et moi, la gêne du nouveau qui surprend toujours un peu les sens. Déjà, rien que pour avoir écrit cette phrase, je me repense. Chère maman... sois tranquille, tiens ton journal... Cher papa.

Mes nuits sont très bonnes (si je ne craignais pas de le dire). Je me rappelle de quelques pages, où je brûlais tellement... Mais maintenant je n'ai personne... il ne me reste que les souvenirs, la nuit ; et c'est brûlant... Mais quand j'en parle, je suis calme, car je sens que tout sera bien et puis mes crises sont dans l'état normal, et maintenant c'est un nouveau, calme, sympathique : de sorte que je regarde, et attends, que peu à peu chacun de mes sens s'habitue, et alors, cela recommencera... En moi, je suis toujours, mais ne me percevant que par les sens, il faut que j'attende à ce qu'ils s'habituent... mais sans ma pensée... Et le premier soir a été le premier étonnement, brusque.

Oui..., il faudra que quelques-uns me plaisent ici... Et les autres, les anciens, ne répondent pas... difficultés peut-être...

Tout dire... je veux tout dire : mais quoi ? Pensées ? Je pense que je m'en fous de tout, en ce qui ne concerne pas moi... Mais beaucoup de choses me concernent... Je puis être dur et juger, car moi, on ne peut pas me juger ; et quand on le fera, ils se tromperont, car j'aurai, avant eux, pensé sur le jugement, même et sur eux.

Chers parents... bonsoir, ...maman dors bien...

Devant moi, il y a la mer
Puis, il y a je ne sais quoi
C'est en vain que je marche et me perds,
La mer est partout, devant moi...

Alors, sur les chemins, je cours
Pour m'enfuir de cette obsession.
Mais la mer roule toujours
En de lourdes lamentations...

J'ai quitté des corps qui me plaisent
Je voudrais les étreindre longtemps,
Dans la brume de la mer, mauvaise,
Je me suis perdu et j'attends.

[15 octobre, Boulogne-sur-Mer]

15 octobre. Onze heures.

Journée calme. J'ai été au piano et feuilleté *La Nouvelle Illustration* et joué au bridge. J'ai un rhume. Le feu flambe. La chambre est chaude. Jean dit qu'il n'y a pas trop de travail en seconde.

Maman, papa... (c'est dans une lettre) mais tant pis : je vous embrasse.

Je pense à une chose : il y a longtemps que je n'ai rien lu. Tout l'an dernier, c'eût été mes propres pensées... et les classes. Maintenant, je ne me promène plus : alors je lis et cela me fait le plus grand bien... comme il y a un an, pour les livres de Gide. J'ai terminé aujourd'hui Giraudoux : vraiment c'est fameux. J'ai lu aussi, aujourd'hui : *Le Beau Métier*. C'est gentil. Je voudrais bien avoir le *Journal* de Gide. Le critique des *Dernières Nouvelles* dit que c'est génial. Je pense, qu'il faut, pour le génie, la flamme dans la moindre perception de pensées. Révéler quelque chose avec cynisme est à la mode, maintenant on dirait que les hommes subissent une « épreuve » d'investissement, de révolte moqueuse envers certaines lois morales, fortement établies. Il y a eu le goût pour le beau, puis de la mélancolie, puis de la satire réaliste, et enfin de la moquerie de révolte. Chacun de ces goûts a laissé sa trace. Chacun a été aussi « profond ». On dirait que les hommes s'avancent et d'idées en idées essaient de parvenir à voir clair. Qu'en se moquant de ce qui est, on arrivera à voir le fond etc. Ils se débattent dans leur intelligence, ils en tordent toutes les fibres, pour sentir du neuf, et il y a après, encore quelque chose. Gide, par exemple [,] peut être neuf : « Je suis franc ; est-ce mal d'être franc en parlant du mal ? » Mais il peut voir que cela est égal au lecteur, et à lui aussi, qu'importe la franchise cynique ! Le cynisme est à la mode : c'est un sentiment comme un autre ; la mélancolie, le don du beau etc.

Mais peut-on s'enfermer dans ce goût ? Qu'est-ce que le cynisme ? Une révolte franche et violente contre des lois, jusqu'alors respectées. Mais eux-mêmes respectent cette loi de franchise et de violence. Ils respectent leur « attitude ». Et si l'on se moque des cyniques l'on revient aux « sages ».

Mais, qu'importe ce que l'on dit. On écrit ce qu'on veut, ce qu'on sent, qu'on appelle ça cynique, ou autre, qu'importe ! On se trompe, tant pis ! C'est une attitude, encore tant pis ! Etc.

Moi, je n'éprouve pas ce besoin de cynisme, d'expérience ; les lois de l'homme, le jugement, qu'il s'est fabriqué de toutes pièces, je n'y crois pas. ~~L'attitude du cynique envers soi.~~ Dire, tant pis, c'est voir son vide et douter. Le doute montre à l'homme ce qu'il est.

Mais sur quoi peut-on douter ? Descartes ? Je n'y reviens pas : c'est vieilli, classé, aboli.

Sur soi ? Sentir l'impuissance de créer, voir un vide morne en soi. C'est l'homme qui a au moins une faible lumière pour éclairer l'immense obscurité. Voir. (Les autres n'ayant pas cette lumière, ne peuvent douter, ne voyant pas leur obscurité.) Certains hommes qui doutent sont intéressants car ils se savent hommes ; les autres se croient dieux.

~~Je me suis souvent~~ Pourrait-il exister, celui qui ayant la lumière, perce l'obscurité ? Je me suis souvent imaginé le doute. J'étais assis à ma table, en train d'écrire et soudain je pensais : « J'écris et tout à coup, je ne pourrai exprimer ce que je sens, de vide des perceptions. »

Mais je ne sens pas ce doute, puisque j'y pense, que j'en parle, et que j'écris après, ce que je veux.

Je me vois en moi-même et sens ce que je vois, au plus profond.

Le génie sera celui dont la lumière sera la seule flamme.

Je suis le génie.

J'ai senti le vide, le désespoir, la tristesse, mais toujours, en maître, avec joie, sachant les pouvoir prendre dans ma main pour les palper à l'aise.

Mon Dieu, est-ce que je perds mes cheveux ? En tirant, j'en ai pris deux ou trois. J'espère que ce n'est pas terrible.

La folle d'en haut, est complètement folle : elle ferme les cabinets à dix heures du soir. Or, tout à l'heure, à onze heures, j'avais envie : et malgré tout, je suis monté, mais c'est gênant !

Ah ! Je vais dormir, surtout que j'ai pris un cachet d'aspirine.

[18 octobre, Boulogne-sur-Mer]

18 octobre. Dix heures et demie.

Donc, aujourd'hui, c'est la rentrée ; j'en ai parlé dans ma lettre, mais c'était pour « faire intéressant ».

Ce matin, avec Jean, nous marchons, vers la cathédrale. La cour, devant la porte, pleine de marronniers, et de tous les temps – puis le jardin, nous entrons dans le bâtiment, tournons à gauche, c'est la cour, pleine d'élèves. Ô Dieu, quelle tristesse j'ai eue. Lakanal, Métivier, les autres, s'imposaient à moi, lancinants ; j'aurais voulu pleurer, et puis, comme en un rêve, me réveiller, brusquement, avec tout comme avant... Je regardais ces figures bêtes, pareilles, oh ! Quel dégoût. Je cherchais qui fut beau... Ah ! Quelle dérision. Et puis, un surveillant, en soldat, a sifflé, a rassemblé les classes ; il y avait du désordre, du brouhaha, quelques-uns criaient : « Où est le général ? » Dans ma classe, je ne trouvais qu'un élève. Et les Premières, les Secondes, on se suit à la gymnastique. Tout m'était complètement indifférent. Je courais, sautais, comme les autres, je regardais tout cela, l'immense dôme suspendu, les feuilles, qui tombaient... Oh ! Le parc. Un nouveau coup de sifflet retentit : un monsieur, gros, avec des lunettes, commença à nous lire l'emploi du temps. C'était le surveillant général. On se bousculait autour de lui, on parlait, enfin, je découvris d'autres élèves de ma classe ; on se mit en rang, et l'on entra dans la classe de mathématiques. Le professeur, une femme, semble bon.

Et je fis connaissance de mes nouveaux camarades ; l'un deux a eu le prix d'excellence l'an dernier. De demi-profil, il ressemble à Métivier, j'en ai été frappé. Il n'est pas beau, je ne sais, c'est un sentiment complexe, subtil, fait de plaintes, de regrets, de « forçage ». Les trois autres prenaient le tram de Wimereux, et nous, on s'en alla dans Boulogne. Il était d'ici et travaillait très bien. C'est un garçon modèle, bon travailleur, joueur de football, etc. Oh ! Je pensais à Métivier, à l'influence insinuante que j'avais eue sur lui... Maintenant, il n'y aurait rien à faire, il m'attire moins, tout est changé. On parla cependant. Il me racontait à peu près sa vie etc. Je ne dis à peu près rien. Je remarquai :

- Tu es favorisé, dans ton collège. Moi j'ai dû changer de ville, de camarades.

Il prit mon bras :

- Oh ! mais tu ne t'ennuies pas, ici ?

Je souris.

- Non... surtout maintenant, ça sera mieux.

Je l'accompagnais chez lui. Il déposa ses affaires, et il me raccompagna. Son quartier était triste, avec des usines, des grues du port.

On se revit l'après-midi. On s'est mis l'un près de l'autre en physique. Le professeur est bon, et pour le moment ce n'est pas trop difficile...

En histoire, on s'est mis aussi, l'un près de l'autre. Le professeur est bon, veut paraître, mais je crois, explique.

Et puis, quand je me rappelle de Raymond, en cette minute, il me semble insignifiant, horrible... c'est un peu le sentiment de la présence...

J'ai été au commissariat ce soir, pour ma carte d'identité. Le fonctionnaire a pris ma photo, l'a collée ; puis il me prend la main :

- Viens, jeune homme. C'est pour les empreintes digitales. On va les faire plus belles qu'à Wimereux. C'est une femme qui te les a prises ?

- Oui.

- Ah ! Mon Dieu, ça se voit. Tu es tellement beau, qu'elle s'est troublée et a pris le petit doigt pour le pouce.

Il prit le mien, l'appliqua, et il disait :

- A-t-on idée d'être tellement beau ? Vraiment, à quoi ça sert ? À quoi ça sert d'être trop beau ?

~~C'est vrai~~ Je regarde ma photo ; je me suis regardé dans la glace. C'est vrai, je suis très beau.

... Je m'aime...

Je m'adore. Seigneur,

...Infini...

Cher papa, chère maman, bonsoir.

Il y a eu alerte ; un peu de troubles ; à midi.

Dieu... Seigneur... Moi

...en Vous...

[19 octobre (1), Boulogne-sur-Mer]

19 octobre. Trois heures (soirée)

Quelle pluie !... Quelle pluie !...

C'est la pluie fine, serrée, et le ciel blanc... et les toits, les cheminées, les tuiles lisses, sales, tout suinte l'humidité...

C'est moi qui ai créé la guerre, et composé les vices.

J'ai pris les humains comme deux sauterelles, écrasées l'une contre l'autre, pour qu'après, elles obéissent mieux.

Il y en a qui se croient une mission divine, mais Dieu les jette, et les prend pour montrer à tous qu'il défend que l'on touche à ses élus.

C'est moi qui ai créé la guerre.

Il y en a qui ont prophétisé la venue d'un Messie, d'un Messie qui les libérerait, et je suis venu.

Je suis venu pour libérer les hommes, je suis venu pour leur montrer que le jugement, ses notions, étaient faux, et que rien n'existe, pas même la notion du faux.

J'apparus n'importe où, quelque part ; la quintessence de mon âme est un gouffre ; mon sang violent ; mon esprit est avide d'harmonie et de lumière ; Dieu m'a fait beau, mes parents sont humains, et ma mère éblouie par mon feu, déjà m'adore ; et Dieu m'a ainsi créé, pour que les hommes pussent mieux me comprendre... Dieu m'a donné le langage des hommes, mais je pense dans le langage de Dieu. Et pour l'Apôtre, le Seigneur des Tout-Puissants, je dis :

« Hommes, cessez de courir. Dieu vous a créés pour sa propre expérience, pour un Dieu encore plus puissant, et sans savoir pourquoi. Et l'heure est enfin venue : cessez de faire naître, cessez de pondre, mourez et vous vous libérerez. Pourquoi courir dans la nuit la plus noire ; comment ne voyez-vous pas, petites bêtes, que Dieu, à chaque fois que vous naissez s'amuse à vous aplatir les uns contre les autres ? Pourquoi courir, où courir ? »

Ainsi, par ma bouche, Dieu parlera-t-il aux hommes. Les hommes ne me comprendront pas. Ils ont peur de rester en eux-mêmes ; ils courent toujours en fourmis, en araignées, en têtards. Elles s'imaginent ces petites bêtes, libres de leur propre choix, et elles croient qu'elles avancent, jusqu'au jour, où Dieu rappellera sa puissance en les mettant, brutalement au repos.

Dieu m'a donné les qualités et les défauts des hommes pour qu'ils puissent mieux me comprendre quand, moi, leur dirai « le Bien et le Mal n'existent pas ; tuer n'a aucune importance... C'est vous qui érigez en lois vos habitudes, mais elles ne sont fondées sur rien. »

Et puis... l'homme végètera toujours dans la ronde noire, de la vie et dans le bégaiement de la mort.

Mais, Seigneur, j'ignore encore, ce que vous faites des hommes, lorsqu'ils n'existent plus.

Je ne pense rien d'extraordinaire de Stendhal : c'est un homme qui n'a pas de talent.

A côté d'êtres comme Dostoïevski, Stendhal, Balzac, Flaubert ne devraient pas exister.

Rimbaud est un prodige ; ce n'est pas un génie.

Il exprime des pensées en paroles... mais l'âme lorsqu'elle souffre, dans la tristesse, le vide, le désespoir, ne parle pas, ne chante pas, ne voit pas... Mais si on l'exprime par des mots, on choisit pour qu'il y ait de l'effet, et c'est là l'artifice.

Il faut, par l'extérieur, montrer l'état d'âme.

Alors, Dostoïevski est génial ? Non, car choisir un ~~extérieur~~ milieu spécial pour l'âme, puis lui faire ~~agir~~ faire une action spéciale, pour la mieux illustrer est l'artifice le plus classique du roman.

Il faut que le milieu soit normal, ne « prépare » pas le caractère, soit neutre, indifférent, et c'est le caractère lui-même qui colorera cet extérieur suivant qu'il s'attache à tel ou à tel détail. Et l'action, qui peut s'ensuivre, s'expliquera par ce caractère, ne lui ajoutera rien, et ne devra pas l'expliquer ~~au contraire~~.

Ainsi, il n'y a plus d'artifice, si ce n'est celui de la vie. ~~Rimbaud et Dostoïevski ont été~~ Et le génie, alors, peut prendre flamme, s'éblouir.

Rimbaud et Dostoïevski, ont été prodigieux dans les limites de l'artifice, mais non pas géniaux.

Et la poésie, qui est artificielle, par elle-même, ne peut être géniale.

Ni la musique, ni la peinture.

[2 décembre (1), Boulogne-sur-Mer]

[X] 2 décembre. Dix heures du matin.

Quel gai soleil. Cela change des habitudes. Hier avec Raymond, on s'était amusés, roulés dans l'herbe, et il ne me fit rien. / Aujourd'hui, il dit qu'il doit faire des courses, qu'il ne peut aller avec moi ; je sais pourquoi : c'est parce ce matin je n'ai pas eu le temps de déjeuner, et mon haleine, paraît-il était terrible. Et je l'ai dégoûté. Quel bonheur, comme j'en suis content. Un bateau vient de mugir, comme une vache, et le port à présent, me dégoûte,... et tout Boulogne. [X] Je pense à Paris. Il ne faut pas se faire d'illusions. La vie ne sera pas, comment dire : « drôle ». Non, mais elle sera pleine. Ici, drôle, elle est vide, et sans les Minet, qu'aurais-je fait ? À Paris, triste peut-être, elle est pleine. Et d'abord, en plus de maman, papa me manque. Il me manque en entier. Papa après le coiffeur, papa content, et je n'ose pas dire, papa lorsqu'il n'est pas content. Car je n'ai qu'à l'embrasser, et tout de suite, ça passe. Et maman, bien sûr, ce n'est pas la peine de le dire. D'ailleurs je grandis. Combien de temps encore, pourrais-je vivre avec mes parents, en « gosse » ? J'irai aux colonies, puis la gloire, et effrayante, et par l'univers, ce sera doux avec eux, mais je ne serai plus « gosse ». (C'est drôle le journal aujourd'hui : c'est un journal de [«] ménage ».)

Et puis, pour le travail, à Paris je suis chez moi. Je n'y peux rien, c'est mon caractère qui est ainsi : ici, je m'en fous, je me laisse aller ; tandis qu'à Paris, papa est là, à papa, malgré tout, je parlerai de chaque jour des classes, de mes devoirs, je serai forcé, et cela me plaît. Et maman aussi. C'est après mon bac, l'École Coloniale, que je pourrai et devrai me laisser aller. Personne ne m'aime, personne ne me comprend, personne ne me voit, sauf deux êtres, l'un avec conscience, l'autre sans, alors, je veux [,] encore, la vie de famille. Puis, il y aura peut-être Léon, car malgré tout, j'ai besoin de souffrir, non seulement par moi-même, mais un peu par les autres ; maman sera étonnée de la « sagesse » de ces pages.

Je veux être franc. J'ai eu d'abord une grande souffrance en songeant à partir d'ici : Raymond m'attirait. Et maintenant que c'est fini, maintenant que je puis ouvrir des pages de mon journal pour voir des mots sans suite, et chercher leur sens, je puis dire, sans souffrir, que j'ai souffert, même beaucoup.

[X] Au début, ici, j'ai dû m'habituer. Je marchais par les rues comme en un rêve, je parlais, dormais, et ne comprenais rien. Puis, les classes commencèrent, je vis Raymond. Il est petit, noir, les joues rouges, et les oreilles rouges, écartées. Il ne me plut pas comme d'autres, il m'amusa. Je m'étais dit : « une oie de province ». Dès le premier jour, on sortit. Je le prenais par le cou, par les cheveux, j'essayais de tout pour qu'il me plût, et il n'arrivait pas à me plaire. Il n'était pas beau. Mais lui, (comme c'est drôle) se montrait au contraire affectueux ; il me demandait d'aller en ville avec lui, sur le port, faire des courses, me payait des frites, des pains au chocolat ; il rencontrait d'autres camarades, les quittait, et nous restions encore tous les deux. / Il m'emmena chez lui, je connus tout le monde, [X] et chaque soir, en rentrant dans ma chambre, je pensai : « ils sont faciles en province ; mais il ne me plaît pas. » Et chaque nuit, j'essayais sur lui de faire ce que je faisais pour les autres, et je n'y arrivais pas. [X] Et puis, un samedi ~~soir~~ après-midi, après nous être promenés avec d'autres, nous restâmes seuls, et il m'emmena au port. J'en ai parlé, mais pas trop bien. Maintenant, en dehors, je veux le dire en gros. Le soir tombait. Il m'avait pris par la taille, moi par la gorge, et nous marchions, lentement. Il me parlait des choses qui lui passaient par la tête, (comme moi avant) ; il me parlait des « bons copains », de la franchise ; ~~et~~ dès le premier jour, déjà, je lui avais plu. On arriva aux frites, le soir était complètement tombé.

- Viens, Boris, de l'autre côté.

Le port a deux parties : l'une (la nôtre) est gaie, vivante ; l'autre (derrière le port), est triste, la tristesse des quartiers ~~d'~~ouvriers. On alla donc de l'autre côté. Les frites brûlaient les doigts ; nous regardions l'écluse bouillonnante, les grandes grues figées, les quelques chalutiers à bord. Il me semble que Raymond brûlait. C'était un de ces moments où les paroles n'ont plus rien à faire ; nous nous assimes sur une borne, sa tête tomba sur mon épaule, on s'étreignit silencieusement avec violence, on se serrait, lui par la taille, et moi ses joues, ses lèvres, tout son visage, collé contre le mien. Il était déjà très tard, les quais déserts. On revint. Il ne voulait pas traverser le pont.

- Voyons Raymond, viens, ici c'est trop triste.

- Moi j'aime la tristesse.

Enfin, le poussant presque, on se trouva en ville. Il me serrait toujours, par la taille. Moi, je l'avais lâché :

- Écoute, Raymond, en ville, ce n'est pas correct.

Il parut surpris.

- C'est vrai.

Et il me lâcha. Ce fut fini. Nous marchions toujours, ne parlant [de] rien. On entra dans sa rue. Je lui pris les joues. /

- Non Boris, pas ici.

Il ouvrit la porte de sa maison. Et moi, maintenant, je ne voulais plus me séparer de lui.

Dans ma chambre, ensuite, je fus comme ébloui. Cette tendresse, cette naïveté, cet amour même. Et comme exprès, ce fut tout renversé après.

Je le cajolais en classe, je le caressais, et il se laissait faire, ou parfois, il se défendait. À chaque instant presque, je disais :

- Tu viens au port ce soir ?

- Ah ! non, je ne peux pas.

Quand parfois, nous nous promenions ensemble, et qu'il rencontrait des camarades, ils parlaient longuement, riaient, et je lui demandai alors :

- Raymond, cesse avec les autres.

Et lui [illisible] :

- Tu es drôle, pourquoi ?

Un soir enfin, on retourna au port. On mangea encore des frites, on s'assit sur la même borne. Et c'est moi qui brûlais. Je le pris, je fis les mêmes mouvements qu'autrefois, lui aussi, peut-être, je ne pouvais le remarquer, tellement je brûlais. Et puis soudain, il me dit :

- Écoute, Boris Il est tard, Boris.

Je sentis un peu, un froid. On s'en retourna. Le lendemain, il allait au cinéma avec d'autres ; je lui dis que je ne viendrai pas.

- Tant pis ; tu feras ce que tu veux.

Le dimanche je fis tout pour ne pas m'ennuyer, mais je commençai à souffrir.

La semaine s'écoula. Chaque jour des petites choses, des riens, qui me blessaient et le faisaient rire ; aucune sortie : il n'avait pas le temps, trop de travail... Enfin, le samedi suivant vint. On alla au port le matin ; des pêcheurs remontaient les harengs ; je me rappelai de ces jours où il m'expliquait tout cela, avec tendresse, en me tenant par la taille, et il disait de temps en temps :

- Alors, est-ce comme ça à Paris ?

Le samedi matin, là, comme c'était différent. Il ne disait rien, regardait les poissons avec intérêt. On mangea des frites ; on était même éloignés l'un de l'autre, et je n'osais faire aucun mouvement. Arriva l'après-midi. Je fus chez eux ; on but le thé ; puis, Raymond, quelques autres, et moi partîmes. À un moment il fut seul ; je lui demandai :

- On ira au port ce soir ?

- Oh ! non. C'est trop triste.

Je serrai les lèvres, et ne répondis rien. Je leur dis au revoir ; il me dit :

- À après-demain.

Et tous, ils s'en allèrent, riant, bras dessus, bras dessous. La pluie tombait ; tout était gris, noir, et dans ma chambre, auprès du feu, comme abruti de souffrances, je regardais la flamme, et je ne bougeai pas, étendu par terre. Le dimanche ne fut rien, avec quelques camarades à Jean. L'autre semaine commença. Raymond était loin, partout. Il ne me touchait plus, en classe, nulle part, et il n'y eut plus encore aucune sortie. Et puis, maman vint sur ces entrefaites. On parla, je fus en quelque sorte remonté, et, quand maman partit, le lundi, je me sentais « en forme ». Lundi, en classe, je lui demandai s'il voulait venir. Il me dit qu'il ne pouvait pas. Alors, au lieu de faire comme avant, à lui demander encore, à serrer les lèvres, je me mis à rire ; dans l'abri, je fus tout le temps avec un autre, lui, plus loin, jouait aux cartes, et il me regardait. Le mardi, à cause du travail, je ne lui demandai rien, et le mercredi, comme par hasard, tout sembla changer. Il me cajolait, et je le cajolais, il me caressait, et je le caressais, et à l'après-midi, il me dit :

- Attends-moi ; on sortira ensemble, ce soir.

La fin des classes sonna. Dans l'escalier nous nous perdîmes de vue, et dans la cour, je l'attendis. Les élèves, peu à peu, passèrent, puis moins, puis il n'y eut plus personne. Je l'attendais toujours. Rien. Il me sembla que la rue chancelait ; je vis un élève :

- Tu as vu Minet ?

- Oui. Je crois qu'il est descendu en ville, avec Pierre et d'autres.

Je me mis à marcher. J'étais comme fou. J'eusse voulu le faire atrocement souffrir, et [en] même temps, je l'aimai. Je marchais par la ville. J'espérais à chaque instant le voir : je me ferai alors un visage indifférent, dur, et je passerais sans un mot... Mais je ne le [texte interrompu repris ultérieurement]

(Ah ! Je viens de recevoir la lettre de maman pourquoi je pars : maman croit que je ne veux pas partir ; c'est faux. Je ne veux que partir. ~~Papa~~ On est plutôt serrés en argent. Mais ce ne sera rien.) Que dire maintenant. Je ne suis même pas triste. J'ai Moi, et nous serons tous ensemble. Donc je continue.

Mais je ne le rencontrai même pas. Je me rappelle que ce soir-là, dans ma chambre, j'ai pleuré, et presque désespéré [*sic*]. Et le lendemain par hasard je le rencontrai. Il m'avait cherché partout, car l'autre soir, il était allé chez le principal. Le lendemain, on eut encore presque des instants d'ivresse. Sur le banc, au bord de la Liane, on s'étreignit. Et puis peu à peu sans savoir comment, il me déplut. La semaine passa. Je reçus la première lettre jeudi, sur mon départ, et j'ai souffert, vraiment, comme un bête. Le soir, dans mon lit, je pensai : « Raymond, je ne verrai plus Raymond. Mon Dieu. » La nuit passa. Et le lendemain, en me regardant dans la glace, je me mis à rire. Quand je dis à Raymond que je partais, il rougit violemment ; et tout comme avant, il voulut le refaire. Mais moi, il ne m'attirait plus. Et pourtant, le soir de ce jour je n'ai jamais tant souffert, oh ! pas pour le départ, mais à cause de Dieu. Ce n'était pas le doute, c'était l'affreux de l'infini. Enfin, maintenant, passé, calmé, avec la grâce, je ne peux en parler ainsi. Mais quand je pensai que je vivrai toujours, que l'homme, en quelque forme que ce soit ne mourra jamais et qu'il y aura toujours la souffrance, je crus devenir fou. Le lendemain monsieur Froissart me dit :

- Oh ! Boris, vous avez crié cette nuit. [X]

Je souffris encore, un peu, et puis, cela passa. Dieu m'a fait Élu pour les hommes, à la mort seulement, après, et je l'ai déjà dit.

Voilà. Maintenant je vais à la gare pour me renseigner sur les trains. L'argent n'est pas trop. Mais si je ne veux pas souffrir, c'est que Dieu ne le veut pas, et je sais que tout sera bien.

Tout à coup, je voulus
Partir ; et je ne l'ai pas pu.
Mes jambes flageolaient sous moi.
Et ma souffrance, lourde, comme un poids.

Alors, je restai immobile,
Fixant la pluie qui s'effile,
La grisaille à perte de vue.
Et je voulus dormir, et je ne l'ai pas pu.

Quelque chose me paralyse,
Pourtant le gris de la grisaille grise ;
Tout est méchant, avec le vent qui hue,
Et j'ai voulu mourir, et je ne l'ai pas pu.

[2 décembre (2), Boulogne-sur-Mer]

[suite d'un passage précédent]

Que je pourrai marcher des heures et des heures, sans rien et sans personne,

Et le ciel peut devenir plus pâle encore, fantômal [*sic*], comme la figure des nonnes,
 Cela ne me fera plus aucun effet,
 Je suis loin de la souffrance ; je peux souffrir beaucoup : plus rien ne m'effraie.
 Je ne voudrais même plus te parler, te connaître,
 Car je ne souffre plus, pour un instant, pour des instants, peut-être,
 Et je voudrais me blottir contre je ne sais qui...
 L'oiseau, lorsqu'il frissonne, peut vivre dans son nid,
 Et les troupeaux de partout, de toutes sortes,
 Ils sont toujours chez eux, et moi, je n'ai pas de portes,
 Le Seigneur m'a fait errant, et alors, j'erre,
 Et je vois avec des yeux, et je souffre avec des nerfs,
 Et je voudrais, parfois, écrasé, que le Seigneur me reprît,
 Qu'il m'épargne de souffrir pour un troupeau, car moi je souffre, et sans répit,
 Et quand il me redonne des nerfs pour souffrir et des yeux pour voir,
 Je suis aveugle de souffrance, et je suis saoul de désespoir.
 On m'a fait aimer. Et maintenant, tout assoiffé de lui,
 Je cours après un corps, mais en vain, il s'enfuit...
 Tu sais, je t'ai longtemps cherché, ce soir, et je t'ai vu de loin,
 Avec d'autres, ...je t'ai vu de très, très loin,
 Mais je n'ai pas osé me rapprocher de toi.
 Et pourtant, je m'en irai, ce sera presque fini, presque la dernière fois,
 Mais je n'ai pas voulu revoir tes yeux moqueurs,
 Tes oreilles écartées..., c'est comme une folie qui me déchire le cœur,
 Et puis, j'ai marché longtemps pour te revoir encore,
 Ce fut fini ; est-ce que je souffre pour moi, ou est-ce que je t'adore ?
 C'est de nouveau le soir ; et la pluie ; je ne sais pas comment,
 Elle arrive à faire ce bruit, quelque chose d'infime, d'obsédant,
 Et je voudrais encore te rechercher, courir,
 Tu me manques, j'ai besoin de t'êtreindre sur ton rire [*sic*],
 Te presser... Je voudrais que tout cela recommence,
 Je veux la flamme du premier soir de souffrance,
 [passage interrompu]

[2 décembre (3), Boulogne-sur-Mer]

[X] 2 décembre. Onze heures (soir)

C'est drôle, Boulogne. Toute cette ville simple, je vais la quitter. Quand je suis allé à la poste, le soir était déjà. Je regardais partout pour voir Raymond, la foule était dense, et soudain, j'aperçus je vis, très loin, une demi-tête qui dépassait, et qui entraît aux Galeries. Je courus. C'était lui, avec deux braves autres, regardant aux étalages. Je m'approchai. Soudain, ils m'aperçurent.

- Tiens, Boris...

Je les regardais, je ne savais quoi dire. On sortit. Et je partis, brusquement, en avant, la tête me faisait un peu mal, j'entendis des pas ; je me retournai. Raymond me suivait avec les deux autres. On continua tous les quatre. Les deux autres traversèrent, Raymond resta seul à côté de moi. Il me semblait n'avoir qu'un mot à lui dire, mais je n'étais pas certain. Alors, comme il s'était un peu perdu dans la foule, je remontai brusquement, et il me perdit de vue. Je marchais, ainsi, me retournant : mais personne ne me suivait. Tout à coup je pensai : « je n'avais qu'un mot à lui dire », alors, allant sur l'autre trottoir, je redescendis ; et je les vis monter, tous les trois, dans le noir, très vite, et Raymond demandait :

- Il est monté par-là ?

Je restai un instant, immobile, caché par le noir, puis, je les suivis. Ils se dirigeaient vers ma maison. Je ne me rappelle plus de mes pensées : un déni, peut-être. Ils remontaient toujours, et au carrefour, au lieu de tourner vers la maison, ils continuèrent, tout droit, toujours aussi pressés. Moi, je m'arrêtai. Je voulais redescendre en ville pour essayer de voir Raymond à son retour... Je refis le même chemin. Je me rappelais toutes sortes de choses, la jalousie de Pierre, ma figure, mon haleine, de ce matin ; je supposais une rencontre brusque... Je crus voir son imperméable au loin ; je me mis à courir : non, là-bas peut-être ? Et soudain, je le vis, avec l'un des deux, ils avaient l'air triste, et rejoignirent un groupe où était Jacques, un tas d'autres...

C'est drôle : j'y pense maintenant. Ai-je encore souffert aujourd'hui ? Vraiment, c'est un besoin physique ; en plus de lui parler, le « pervertir », j'ai besoin de tout son corps, et maintenant, quand je sais qu'il ne court plus les rues, qu'il dort dans son lit, il me semble que je veille. Le plus drôle, c'est que je crois, encore. Demain matin, je pourrai peut-être le rencontrer, lui dire. Je sais qu'une fois à Paris, presque « sevré », de lui, il sera complètement oublié, anéanti ; il y en aura d'autres. Alors, ma souffrance est étrange : je le cherche, ai besoin de lui, et dans tant de jours, ce sera fini. La même souffrance sera encore un peu, peut-être, puis, fini. Et cela en même temps, m'amuse.

(Je sais qu'il m'aime : avec un certain visage, un certain ton, je le prends. [])

Comme ces deux derniers jours lorsqu'il n'arrivait pas à me quitter. On s'était dit au revoir, je descendis, et en me retournant je le vis qui me suivait, et hier, aussi, avec ses « au revoir » d'une heure. Bien sûr, ce matin, avec mon haleine (je n'avais pas déjeuné) [,] un air abruti, il a subi ce dégoût. Ce matin, je m'en foutais. Mais demain, à partir du matin, je voudrais bien le reprendre. [X]

[8 décembre, Paris]

8 décembre.

Je suis à Paris. Voyage bien et comme avant... Raymond, dans le [illisible] a pleuré...

Il y a une manière d'exprimer la souffrance très originale et fort artificielle : c'est de comparer les hommes à certains animaux, la vie à certaines farces, et Dieu à certaine poupée.

La souffrance consiste à ne pas comprendre ; mais si je comprenais la vie, la mort, le néant, ma souffrance serait encore plus grande, car je voudrais connaître encore plus.

L'abîme écrase la vie et derrière l'abîme, on ne voit rien ; le malheur écrase les jours, et derrière le malheur on voit l'abîme ; la souffrance écrase l'homme, et on voit derrière l'homme la souffrance, le malheur et l'abîme.

L'homme aime le bonheur ; il n'est pas fait pour souffrir, c'est pour cela qu'il souffre tant. Si l'homme aimait la souffrance et ne voulût pas de joie, il devrait souffrir le bonheur [*sic*].

[31 décembre (1), Paris]

31 décembre. Onze heures.

Lettre de Raymond. Idiote, vide. Je ne répondrai pas.

Voilà. Paraît qu'aujourd'hui, c'est le dernier jour d'une chose, et que demain sera le commencement d'une autre, et tout...

[31 décembre (2), Paris]

Deux heures.

Maman m'a dit que de toutes les réponses, la meilleure, la plus sincère est celle de Métivier. Oui, je le sens, je l'aime. Mais pourquoi ne me répond-il pas ? Il est vrai, que moi, parti de Boulogne, il ne le sait pas ; il a peut-être écrit ; la lettre lui est revenue, et il attend. Je verrai. Brave Métivier.

[31 décembre (3), Paris]

Huit heures trente.

C'est un calme doux et besoin d'expansions. Et puis des souvenirs sur Métivier ; maintenant, on va au cinéma, puis dans un bar pour le nouvel an. Au fait, je viens de penser que depuis l'an dernier à cette heure, j'ai encore six cahiers de plus.

Que dire ? Communion de pensées...